



Reflet d'ombres
N°19



Editorial	3
Métro et dernier voyage (<i>nouvelle</i>)	4
Prague by night (<i>nouvelle</i>)	6
Rachel Gibert (<i>poèmes</i>).....	16
Dédoulement majeur (<i>nouvelle</i>).....	17
Florent Chamard (<i>poèmes</i>)	26
Florent Chamard (<i>entretien</i>)	28

ÉDITORIAL

Écrivain voyageur, te voici immergé à travers des limbes bien ténébreuses ! Les portes du royaume des ombres se dévoilent enfin, laissant planer au dessus des cieux un espoir de quiétude et de guérisons.

Sur les chemins sinueux de la littérature sombre et fantasque, le pèlerin qui use de sa plume à bon escient saura tôt au tard verser son encre et livrer son sang pour une nation spirituelle salvatrice. Des lettres de noblesses danseront et s'entrelaceront alors dans une étrange farandole, pour former sournoisement une histoire sardonique, teinté de noirs présages...

La marche sépulcrale est maintenant lancée : syllabes et consonnes s'entrechoquent à travers les chants du sinistre conteur, ...allant jusqu' à détrôner la noirceur infinie des chants de Maldoror. Long fut le chemin de la reconnaissance éternelle, mais l'état de grâce prend peu à peu naissance couvrant de gloire et de miséricorde cette curieuse œuvre anonyme. Ainsi, avant de rejoindre les murmures tourmentés de nos très chers confrères, laissons cette création littéraire prendre vie, et libérer son âme à travers les reflets d'ombres de notre mystérieuse confrérie.

Charles Baudelaire, peut toujours laisser dépérir ses célèbres fleurs du mal, nous cultiverons dans le jardin d'Eden un arbre infernal dont les fruits parsemés de nuances violacées empoisonneront dans le secret des milliers d'âmes égarés.

Il est temps maintenant de faire Place aux lettres et aux phrasés ensorcelés ! Les discours dépourvu d'amertume finissent toujours leur envolée lyrique sous les lames de la guillotine.

Tournons alors sans trop tarder les pages de notre inquiétant recueil, et prions ensemble pour ne pas sombrer dans cette mélancolie sans nom, flottant à travers les eaux troubles du 21^{ème} siècle.

Un sinistre Révérend du romantisme noir,
Lord Vladheim.

N O U V E L L E

Métro et dernier voyage

Anthony Biasioli

Dans le métro blanc qui brûle au premier regard sous
les néons qui agressent,
Vera ressentit et ainsi écrivit :

Pourquoi ce silence?
Il ne parle pas,
de lui,
s'agite puis s'ennuie.

D'où vient cet ego,
qui ne respire pas?
La nuit,
qui irrite et détruit.

Si une âme aux abois,
sent l'effroi de la perte,
qu'elle exprime alors,
au plus vite, avec lui
tout ceci :

Entre 2 arrêts fuyants et parsemés du son des
moteurs commandés à distance,
Vera respira lentement avant de voir ce garçon ou
cet homme lui inspirant ceci :

J'attends encore la rencontre,
plus acide que lors
de l'échange affable des corps.
J'attends mais par contre,
je me vide lors
de contacts où tout vire
à une petite mort.

C'est quoi son problème? se dit-elle alors à l'autre
elle.

Mais Vera n'aimait que peu le temps qui s'écoule
après un point et par simple conséquence de l'extrême
nécessité, elle inscrivit sans trembler :

Je parais loin de vous,
de tout.
Mais je suis juste
trop là
vivante, parlante
au centre, surtout pas

à vos genoux encore moins.
Tu vas comprendre en quelques phrases...

Avant de sortir de l'étouffement des lumières
électroniques et malgré une fusion paradoxale,
Vera s'exprima encore, une fois de plus mais de moins
en moins pour rien :

Baise trop pour comprendre !
Apprend à prendre de l'alcool,
pendant que par vagues de SMS
elle élit ses futures idoles ...

Jeunes déroutés par les routeurs
les adresses IP mal recadrées
la violence au berceau
visuelle
télécommande pad et synapses...

Amènent ainsi au règne
du amen et du faux,
la valeur est plus que monétaire,
le nom doit émerger
la reconnaissance c'est cela :

IAMX
IAMX
IAMX
XMAI

Elle sortit, enleva les écouteurs car sa plus douce drogue,
celle des mots, la contractait comme une maladie prévisible
et soignable, qui l'accompagnerait jusqu'à la dite Fin.

Le vent tranquille d'un après-midi agile, Vera saigna
l'encre pour dire ceci :

Reconnexion
16H00 et silence,
la machine :
Mute pendant 10 minutes et rien.

Puis une préparation adaptée et l'envie de voltiger du
moment.

Vera aimait trop le cannabis pour l'omettre de son
équilibre quotidien.

Et ainsi après quelques malentendus face à elle-même et aux autres formes d'êtres adéquats, elle instaura rapidement les bases d'un autre texte, après un énième test et prononça pour sa propre histoire ces phrases sans armures :

16H41

Avec tous ces mots tu ne feras rien, tu ne feras que tracer les lignes d'un néant aux âpres formes et tu ne donneras jamais, à personne, l'occasion de connaître ta propre vision.

Tu ne verras donc pas le sourire de la surprise et l'envie de répondre aux folies transmises.

Il n'y aura aucune phrase construite normalement, à l'orthographe prédéfini, à la grammaire maîtrisée et intrinsèque qui t'aidera à déclamer le désastre prévu et reconnu, ce non impact sur personne, ce creux sourd et sans pouls qui errera avant d'exploser comme les bulles de champagne ultra-consommées.

Celles de l'engraissement conscient et trop tendrement combattu par les belles générations assistées, métisses et communautaires, ou autres secteurs lambda pour autres tribus qui errent elles aussi.

Toutes ces réalités vécues sous différents angles, au coup par coup t'élèvent et t'étranglent, mais après tout, elles en restent palpables et traduisibles, inscrites et assumées et donc moins risibles que tous ceux qui se taisent à jamais.

Aucune institution n'a fait de réels rapport ou recherches au-delà des obligations administratives mécaniques et corrosives.

Pas de recherches plus approfondies ne furent entreprises par les différents corps de polices survitaminés aux excès, ni même les services sociaux et leurs aspects de touches humaines ne s'y sont clairement intéressés.

Beaucoup de morale comme genèse, système comme squelette mais en fait peu de concrétisations lors de l'affrontement pragmatique du quotidien.

Ceux qui répandent les piliers des prophétisations se mentent aussi à eux-mêmes.

L'humain a un double, un triple, un équivalent voire un epsilon.

Tout ceci n'était pas nouveau mais celle qui avait disparu l'avait juste détaillé comme les veines noires de l'addiction.

Il n'était pas si tard dans ce quartier où la population moyenne festoyait tous les jours à la même heure alors qu'elle semblait sans lassitude vers une décadence physique et monétaire à long terme.

Mais ils étaient si fiers, de cette place simple et attachante.

Ce hameau de l'ouest où le ciel se tachait d'un bleu inclassable, laissait le grenat du sang qui s'assèche faire de cette issue un témoignage pour les âges.

Quelqu'un avait donc tout écrit ici, pour les autres là-bas qui ne voulaient pas de messies...

17H26

Viola Dagrippa

Tirée du recueil Trixvera

N O U V E L L E

Prague by night L'impossibilité d'une ville

Michaël Moslonka

« Mon cher peuple tchèque ne périra jamais,
il triomphera de toutes les horreurs de l'enfer. »

LIBUSE – opéra de Bedrich Smetana

« Au cours des siècles se sont bâties des villes où dansent des créatures rencontrées nulle part ailleurs. Où les nuits qui s'étendent ne ressemblent à aucune autre. »

« Des quartiers entiers s'y sont construits, où les plus anciennes places ouvrent leurs portes sur d'anciennes légendes. Sur de nouvelles histoires. »

« Et des forges de ces cités exceptionnelles sont sortis des corps, des âmes, des armes et de puissants objets, dont la convoitise amène à tous les sacrifices. »

La bohémienne lève un regard malicieux sur l'homme en robe de bure qui se tient devant elle. La raison de la présence d'un représentant de la chrétienté dans son campement ne la surprend pas. Il traîne derrière lui une aura très singulière. En concordance funèbre avec le sombre destin qu'annoncent les cartes. Et pour celle qui parcourt les monts des Géants et le Polabi avec les siens dans les roulottes de leurs ancêtres, seules comptent les cartes du tarot. Et ce qu'elles annoncent...

La vive lueur de ses yeux s'obscurcit. Sa bouche édentée tremble en énonçant sa prédiction :

– Aux jours prochains, les pires calamités s'abattront sur Prague, et le mont Blanik verra sortir ceux qui se sont endormis en son sein...

Le visage de son visiteur, plongé dans les ténèbres de son capuchon, contemple en silence les cartes. Neuf au total. Disposées en croix. De son jeu de tarot, la vieille bohémienne tire une dixième carte qu'elle place à son embranchement, face cachée.

– La dernière... annonce sombrement la vieille femme. À toi de la retourner, elle te révélera l'achèvement de cette histoire...

L'Arcane 13 La Mort

Le palais Clamgallas dans la Vieille Ville de Prague. Sous une lune au visage difforme et blafard.

Masqués, les invités s'agglutinent à son entrée. Ils sont pressés de participer aux réjouissances. La grande

diva de la Bohême les a conviés, alors ils se hâtent pour La voir. La savourer. La toucher du regard avant de La sentir entre leurs doigts avides. Ne sont-ils pas encore à l'intérieur du palais, les mondanités n'ont-elles pas encore commencé, qu'ils pensent déjà à la fin. Aux masques qui tomberont. À l'orgie promise !

Des cracheurs de feu au torse nu et à la stature imposante, des jongleurs juchés sur de hautes échasses, des acrobates équilibristes cabriolant sur des filins hauts perchés, les accueillent en un rang d'honneur bariolé et envoûtant. Puis des clowns ventripotents au nez rouge et à la tignasse orange les saluent en de basses et amples révérences.

Vampires et entités démoniaques s'avancent alors dans une cavalcade rendue grotesque par leur faciès et leur physionomie. Succubes, diablasses et ondines malicieuses, quant à elles, s'arrêtent et s'extasient devant le spectacle de la troupe de cirque engagée pour l'occasion. Ces torses virils, suintant de sueur, les excitent. La chaleur des flammes éruptées vers le ciel se propage dans leur corps. Les quilles et les balles multicolores illuminées de mille paillettes et virevoltant dans la nuit étoilée les fascinent. Les cabrioles tourbillonnantes, si proches des cieus, leur donnent une terrible envie d'accéder au septième ciel. Et les clowns à la bouche sanguinolente, au visage blanchâtre, les font se pâmer dans des rires aigus qu'elles essayent de retenir.

Quelques-unes, quelques-uns cherchent à conserver le peu de dignité conférée par l'humanité cachée derrière leur masque et leur déguisement. Ils s'avancent la tête haute, se retenant de courir. Ridicules.

Pour toutes et tous, quelle que soit l'attitude de leur corps, pour une raison qu'ils n'appréhendent pas et qu'ils maîtrisent encore moins, leurs plus bas instincts appellent à se libérer. Au plus profond d'eux-mêmes prend forme une entité qui a connaissance de la raison de leur présence à Prague. Pour rien au monde cette créature se nourrissant des aspects les plus vils de la personnalité de leur hôte, ne souhaite manquer l'inauguration du bal costumé donnée par la talentueuse et très controversée diva, Eva Mordechai Hrstecky. Préliminaires excitants d'une farandole à venir bien moins réjouissante.

L'Arcane 15 Le Diable

Eva Mordechai Hrstecky est venue dans la capitale tchèque pour une sérénade qu'elle donnera au Théâtre National. Sérénade en l'hommage de Libuse, l'une des trois filles de l'aïeul mythique du peuple tchèque, Cech, qui a mené son peuple jusqu'en Bohême. Une princesse à la sagesse incommensurable, aux dons de clairvoyance inestimables, respectée et vénérée dans tout le pays. En chantant l'opéra de Bedrich Smetana, c'est Prague, sa ville natale, et toute la Bohême que la Diva souhaite célébrer.

Auparavant, elle organise une réception au Palais Clamgallas. Un bal masqué sur le thème des mythes et légendes de son pays. Lors de cette fête, ses invités auront le privilège de goûter son talent avant que luxure et débauche ne s'expriment. De lubriques conduites dont sont friandes les personnalités de la classe aristocratique conviées.

Les plus grandes autorités de la capitale tchèque voient son hommage au Théâtre National d'un très mauvais œil, tout comme ils condamnent très vivement sa réception. La fille maudite du pays n'a pas à utiliser le Palais Clamgallas pour ses pratiques déviantes.

Toutefois, si un œil lance des éclairs, un autre se ferme. Car influents sont ceux qui, au sein même de ce pouvoir politique, se trouvent être des adeptes du Saigneur. Une secte religieuse, occulte et très fermée, récemment apparue sur le devant de la scène des religions annexes. La chanteuse est l'une de ses fidèles. D'après des sources bien informées, elle serait même une prédicatrice de ce mouvement sectaire.

Eva Mordechai Hrstecky n'a pas confirmé ces rumeurs mais ne les a jamais démenties. De très nombreuses sommités de l'art se compteraient également dans les rangs de la secte. Beaucoup de poètes qui, murmure-t-on encore, auraient « offert âme et muse à ce fantasmagorique Saigneur ». Mais il n'y a rien à en craindre. D'après les médias tchèques, il s'agirait là de caprices d'individus dits « éclairés ». Ni plus. Ni moins.

Donc, en cette soirée d'avant représentation, le Palais Clamgallas ouvre ses portes à quelque deux cents privilégiés aristocratiques dans l'attente du lendemain, où le Théâtre National ouvrira les siennes à des invités aussi prestigieux mais moins éclairés.

Les convives n'ont pas à attendre très longtemps.

Eva Mordechai Hrstecky se montre à la foule fébrile et excitée du haut d'un balcon magnifiquement ouvragé, aux parures dorées, et orné d'une tenture arborant les armoiries argentées de la ville qui proclament fièrement dans ses armes sa devise séculaire : Praga Caput. Regni.

Son corps grand et harmonieusement ciselé est habillé d'une robe noire épousant amoureusement ses formes pour s'arrêter à mi-cuisse. Une longue chevelure de jais encadre un visage aux traits fins. La pâleur de sa peau laiteuse est accentuée par l'obscurité de ses cheveux et de son vêtement. Ses grands yeux à la pupille ténébreuse parachèvent le tableau.

La Diva, à la beauté lascive et envoûtante, dispense un charme sensuel à faire se damner le plus saint des hommes. La plus chaste des femmes. Ses seuls atours

sont un unique collier de perles en onyx auquel se balance, au rythme de ses formes, une croix d'ébène aux quatre branches égales.

Onlines à la plastique chirurgicale, succubes tentatrices et manipulatrices, sorcières hideuses et malfaisantes, démons allumeuses et vulgaires, démons triviaux et audacieux, vampires pédants et bien de leur élégante personne, lycanthropes de tous poils et bossus mangeurs de petits enfants, toutes et tous sont suspendus à ses lèvres. Attendant qu'elles s'entrouvrent. Boîte de Pandore à la chair exquise. À la salive excitante. À la couleur enivrante.

Les invités n'en peuvent plus. Ils trépigent d'impatience. Leurs corps sont tendus. Leurs chairs sont humides. Ils retiennent leur souffle, s'arrêtant de respirer. Prêts à en mourir si la Diva ne parle pas.

Sa fine bouche se révèle enfin à eux, découvrant une dentition aussi blanche que sa peau est pâle. Une voix rauque et sensuelle s'en échappe. Une voix qui se muera en une onde captivante et cristalline quand elle louera par son chant la nation tchèque.

– Grâce à l'œuvre de Bedrich Smetana, c'est notre nation toute entière que je salue. Avec elle, ses origines légendaires dans toutes leurs forces symboliques. Voilà les raisons qui font de ce moment inoubliable un bal déguisé.

Et les monstres d'applaudir avec ferveur et dévotion. Poussant des cris ambigus. Mi-humains. Mi-bêtes. Tous sous le charme du sourire de satisfaction de la Diva. Puis ils se taisent pour entendre la suite.

– Avec Libuse je veux, tout comme Smetana, appeler le peuple tchèque à vivre un mythe devenu réalité au fil des années : celui du fondement de la couronne de Bohême !

Il devrait y avoir là aussi des acclamations. Plus une ne fuse. Eva Mordechai Hrstecky ne s'en offusque pas et continue son laïus :

– Je ne veux pas que chanter les origines poétiques de notre fière nation, mais aussi souligner sa légitimité tchèque ! Afin d'entrer de plein pied dans l'actualité politique et dépasser l'illusion poétique et mythologique qui entrave encore certaines de nos régions. Nous, le peuple tchèque, ne sommes plus un mythe mais une réalité !

Tous la regardent à présent plus qu'ils ne l'écoutent vraiment. Subjugués. Comme hypnotisés.

– Une époque nouvelle, aux croyances nouvelles, est à nos portes !

Les regards sont toujours épris de fascination, mais les corps commencent à s'agiter. Nerveusement. Tremblants d'une fébrilité contagieuse. Indépendamment de leur esprit. De leur raison. Mythes et légendes semblent vouloir se réveiller. Ils attendent un signe, un mot, pour entamer les festivités !

– Puisse mon chant faire choir les masques de l'illusion et montrer les vrais visages qui, chaque jour, chaque minute, chaque instant, peuplent et érigent une nation fière, puissante et réelle !

Alors la voix d'Eva Mordechai Hrstecky s'élève, majestueuse, s'enroulant autour des diamants des immenses lustres du palais et jouant avec leurs prismes scintillants.

L'ensemble de ses invités écoute le son pur et cristallin dans un silence de dévotion. Leurs corps ont cessé de trembler. Puis, ils réalisent que la chanteuse vient de les autoriser à jeter bas leurs masques.

L'Arcane 6 L'Amoureux

Dans une chambre à l'étage, Gregor Samsa se réveille après un sommeil aux rêves agités, complètement déboussolé. Où se trouve-t-il ? Cette chambre aux riches ornements et aux somptueuses tentures n'est pas la sienne. À moins qu'elle ne lui rappelle un lieu familier ? Il ne sait plus...

La tête lui tourne. Une horrible envie de régurgiter lui malmène l'estomac. Son corps sue en abondance.

Mal à l'aise dans le lit moite, Gregor Samsa se force tout de même à y rester. Être debout ou assis ne l'aidera pas. Allongé, il pense récupérer plus facilement ses esprits.

Son regard s'arrête sur le plafond de la chambre finement décoré. Horriblement décoré. Une fresque écarlate aux reflets métalliques, envahie par les ombres, représente Vlad Tepes, le prince de Valachie, à l'assaut des Turcs. Catapultant vers eux des têtes au faciès grimaçant empli de douleur. Derrière le monarque, en arrière-plan, se dresse une forêt sanguinolente de corps empalés et décapités. Ceux des impudents venus exiger du prince qu'il paye son tribut à l'empire Ottoman.

Pourquoi est-il alité dans cette pièce ? Qui a osé peindre pareille œuvre dans le Palais Clamgallas ? Le palais Clamgallas ? Comment sait-il ? L'esprit confus de Gregor Samsa chavire brusquement, et la fresque tourbillonne à toute vitesse. Folle. Véloce ! Et le malade – voilà, il est malade ! malade et fiévreux – se sent happé au sein même de la bataille. Exécrable impression...

Non, il ne s'agit pas d'une impression. Il s'y trouve réellement ! Plongé au cœur du conflit et mourant. Grièvement blessé au flanc, son sang se mélange à la boue du champ de bataille. À ses oreilles sifflent les têtes tranchées qui volent vers les Turcs pour s'écraser à leurs pieds dans un bruit écœurant. Les cris de terreur des troupes ottomanes emplissent ses oreilles, le ramenant à la terrible réalité du combat. L'arrachant à cet état de malade alité au cœur de sa Bohême natale. À cet instant, au-dessus du charnier, résonne le rire arrogant et cruel de Vlad l'Empaleur. Le regard impitoyable du prince accroche celui de Gregor Samsa, et le guerrier blessé sent monter en lui une rage incommensurable.

Dans les yeux du prince de Valachie, le guerrier discerne une lueur bestiale. Une pupille qui s'embrace d'un feu animal.

À moins que ce ne soit le reflet... de mon propre regard ?

Pensée fantasmagique qui s'éprend de Gregor Samsa avant qu'il ne heurte le plancher de la chambre avec violence.

La douleur lui vrille les nerfs. Insupportable. Puis il réalise qu'il hurle !

L'origine de cette souffrance ne provient pas de sa chute. Il s'agit de ses os ! Ils essayent de s'extraire de son enveloppe de chair, tirant atrocement ses muscles et ses tendons.

Sa peau s'étire à son tour, comme si chaque centimètre carré s'accrochait au fil barbelé d'une clôture pour mieux s'étendre.

Dehors s'élève une autre clameur. Mêlant rage et impuissance. Proche. Tellement proche. Pourquoi si proche ?

La fenêtre de sa chambre ouverte explique-t-elle cette impression ? Ou l'animal se tient-il dans la pièce à ses côtés ?

Le malade aux abois jette des regards éperdus autour de lui. Il ne saisit pas ce qu'il lui arrive, mais s'il pouvait voir le chien...

Non, le loup ! Ce n'est pas un chien mais un loup ! lui souffle la partie de son esprit encore lucide. Un loup aux longs crocs !

Oui, s'il pouvait voir ce loup, il aurait la réponse à sa confusion. À ses incertitudes plongées dans la certitude. À ses certitudes noyées dans l'incertitude. L'ensemble submergé par la douleur.

Ses yeux affolés, larmoyants, ne rencontrent aucun canidé de quelque genre que se soit dans la pièce. Mais par-delà la fenêtre, ils tombent, fascinés, sur la lune haute et brillante dans le ciel nocturne. Une lune pâle, défigurée par ses cratères. Aux trois-quarts pleine.

Le malade suintant la souffrance réalise alors qu'il devrait être en mesure de saisir une parcelle de son sort. Mais il en est incapable : en cette soirée de festivités – de festivités ? – la lune ne lui offre pas ses pleines rondeurs.

Pour mon plus grand malheur... prophétise le jeune homme. Car il est jeune... Mais pas seulement homme – plus seulement homme !

Il plaque les mains sur ses tempes et hurle, l'esprit en charpie. Happé dans un maelström d'incompréhension.

Puis la douleur dans tout son être cesse. Remplacée par un sentiment de colère. Par un ressentiment écœurant que sa bouche n'arrive pas à contenir. Sa gueule ! Tu n'as plus de bouche !

Une envie bestiale de mordre, d'arracher, cherche à le submerger. Et de sa langue avide, il caresse les longues dents qui lui intiment de satisfaire son besoin primaire.

Des crocs, ce sont des crocs ! Dernière lueur de raisonnement pour un corps accaparé par un instinct animal et meurtrier. Un corps de fauve, qui lui échappe totalement quand il renifle l'odeur de la peur, du sang et de l'urine imprégnant les murs de la chambre.

Un hurlement canin effroyable s'échappe de sa gorge – de sa gueule ! De sa gueule levée vers le plafond, où Vlad Tepes continue à se gausser de la terreur des Turcs, figés dans l'éternité de leur impuissance.

Les habitants de la Vieille Ville, tout aussi impuissants et terrifiés, ferment leur porte à double tour, croyant les loups affamés de leurs superstitions revenus aux portes de la ville.

La lune vient au secours de Gregor Samsa. Elle ôte son masque difforme et dévoile un visage resplendissant d'une beauté transcendante. Apaisante. De longs cheveux noirs encadrent une peau laiteuse aux traits fins, aux pommettes tendres et à la bouche envoûtante. Le visage d'une déesse aux grands yeux sombres, emplis d'une tristesse infinie.

La flamme de la raison se rallume dans les ténèbres animales qui obscurcissent l'esprit de Gregor Samsa. La malédiction qui le condamne les nuits de pleine lune à se repaître de la chair des innocents lui revient en mémoire. Les raisons de sa transformation, malgré une lune sans rondeur parfaite, lui sont ensuite révélées. Il sait enfin pourquoi une infime partie de sa raison lui est rendue en cette soirée si singulière. Il a connaissance du marché. Un sacrifice, et le fauve ne reviendra jamais plus le visiter. Tout retour en arrière est impossible : il a déjà accepté et signé de son sang le pacte. Quand ? En quelle occasion ? Dans quel lieu ? La lune reste muette à ce sujet.

À ses oreilles, dressées dans l'attente d'en savoir plus, souffle un dernier murmure. L'objet de sa traque, oublié par sa mémoire, lui est conté de nouveau.

Et le romantique poète tchèque maudit, épris d'Eva Mordechaj Hrstecky, de hurler à la mort sa douleur et sa peine d'un tel sacrifice.

Par la fenêtre du troisième étage du palais Clamgallas, la créature folle de rage s'élanche vers les arbres qui peuplent le parc du vieux palais.

L'Arcane 7 Le Chariot

Libérés des Enfers par des forces occultes, ils s'étaient nourris des peurs ancestrales, des animosités ethniques, des haines refoulées, des désirs inassouvis, des mœurs déviants, de la bêtise culturelle et de la prédominance intellectuelle de chacun des êtres humains dont ils occupaient les entrailles.

Le rituel enfin accompli, ils furent en mesure de refaçonner leur corps d'antan grâce aux cadavres de leurs hôtes. Ceux-ci, avant de passer de vie à trépas, s'époumonèrent de terreur quand ils se rendirent compte de ce qui leur arrivait. De ce qu'ils portaient en eux. Ils devinrent fous. Certains se crevèrent les yeux. D'autres s'arrachèrent la langue. Ignorant la douleur, ils se labourèrent frénétiquement le ventre jusqu'à l'ouvrir en une plaie béante et sanguinolente pour en extraire leurs viscères souillés et les jeter hors d'une enveloppe de chair qui ne leur appartenait déjà plus.

Puis la vie quitta ces malheureux, les libérant enfin de leur torture. Laissant apparaître ces soldats SS revenus d'entre les morts.

Leur identité d'une époque de gloire révolue se reforma tant bien que mal en amas de viande et d'os difformes et putrides. Sanglants et suintants de pus. Seuls leurs habits gris et ternes apparurent en parfait état. Pantalons, vestes et ceintures méticuleusement coordonnés. Bottes en cuir et casques rutilants. Casquettes et brassards arborant avec fierté et loyauté la croix gammée de leur folie.

Les morts-vivants nazis lèvent leur visage ravagé vers le balcon où se trouve l'objet de leur retour. Leurs mains décharnées, rongées par les vers, aux ongles longs et pourrissants, se tendent vers la chanteuse d'opéra, qui les contemple d'un regard effaré. Ils La veulent !

Brisant le silence de mort qui règne à présent dans la salle de bal, résonne un hurlement bestial. Il provient des étages supérieurs du somptueux palais. Les nazis revenus de leur 3e Reich défunt n'en cherchent pas l'origine. Il n'est pour eux qu'un signal. Encore un autre. Celui des festivités !

Les cadavres à l'habit clinquant de terreur s'avancent vers les escaliers qui mènent au balcon. Ils sont d'une lenteur effroyable. Leur nombre et leur détermination rendent inéluctable leur macabre dessein.

La chanteuse crie son affolement, ses mains aux doigts longilignes plaqués sur son si beau visage, qu'une grimace de peur et de dégoût déforme. Elle reste pétrifiée quelques secondes puis, quand retentit un second hurlement canin, elle se précipite hors de la loge. Toujours en hurlant.

Au moment où elle tourne la tête, une lueur étrange luit dans son regard sombre, et ses lèvres esquissent un sourire.

Les horreurs ambulantes exultent. Elles s'abreuvent de sa panique. Son effroi leur rappelle cette crainte qu'elles propageaient dans le passé parmi les sous-hommes.

La Diva réussit à sortir du palais. Au dehors, clowns, équilibristes et cracheurs de feu, alertés par ses cris, cessent leurs pitreries pour se précipiter vers l'artiste qui les a engagés. Ils se regroupent autour d'elle pour la calmer. La reconforter. Et comprendre ce qui la plonge dans cet état de peur panique.

La réponse vient du haut des marches de l'entrée, où apparaissent les morts-vivants. Les saltimbanques n'en croient pas leurs yeux. Pétrifiés, ils regardent s'approcher sans réagir l'engeance nazie, qui les extermine sans pitié. Les déchiquetant dans une orgie de sang et de douleur.

Eva Mordechaj Hrstecky en profite pour se sauver. Pour la seconde fois, la même flamme brûle dans son regard et le même sourire se dessine sur son visage.

Du haut de leur fil, les funambules sont horrifiés : quelque deux cents cadavres en habits SS s'avancent vers leurs frères de spectacle ! Un flot de terreurs ancestrales liées à la mort et à l'Histoire ébranle tout leur être. Toute leur chair. Le 3e Reich vient de renaître de ses cendres, et il a choisi Prague pour réapparaître ! La raison des équilibristes chancelle. Tout comme leur corps secoué de tremblements. Ils en perdent leur savant équilibre et s'agitent en tout sens, battant frénétiquement des bras, une expression d'affolement muette sur le visage. Un film des années 30 où le pitre tombe de sa chaise, mais dont la chute entache de rouge la pellicule. Et le film comique devient gore.

En quelques minutes, la haie d'honneur et de spectacle n'est plus que charpie, membres arrachés, tripailles fumantes et peau écorchée. Pas un saltimbanque du cirque Zapata Bongo ne réchappe de cette haie d'horreur.

Le massacre achevé, les morts-vivants s'intéressent de nouveau à leur proie : la femme en noir ! Qu'importe la direction de sa fuite, ses traces sont bien visibles à leurs yeux. Car Elle les attire.

À peine ont-ils quitté les lieux que d'inquiétantes vapeurs sombres sortent de sous les pierres du chemin pavé menant à l'entrée du palais. Elles ne sont que vagues silhouettes au visage hurlant suspendues au-dessus du charnier. Puis elles fondent sur les restes sanguinolents des corps des malheureux gens du cirque. Les restes de leurs membres, de leurs chairs, de leur squelette et de leurs entrailles, se ressoudent alors pour former de nouveaux corps. D'autres soldats allemands ressuscitent à l'instar de leurs frères d'arme quelques instants plus tôt. Avatars difformes et abîmés, leur costume d'époque impeccable habillant un magma de chair morte et tuméfiée.

Ils sont de retour pour réussir là où deux des leurs ont échoué durant l'hiver 1944. Bientôt les secrets occultes tant convoités des Israélites seront à eux ! Pour y parvenir, ils doivent d'abord S'en emparer. Avec Elle, ils pourront se fondre parmi les vivants, détourner l'attention des gardiens et retrouver le Golem. Toujours caché, ils en sont convaincus, au cœur de Josefov, l'ancien quartier juif de Prague. Ensuite, ils achèveront la conquête mondiale entreprise par leur Führer plus d'un demi-siècle plus tôt.

Tout là haut sur son fil, un des équilibristes a échappé au carnage. Il a assisté au retour des SS morts sur le champ de

bataille lors du second conflit mondial ! Il a vu la chair et les os de ses frères de spectacle redonner corps à cette engeance. Leurs costumes gris les habiller de nouveau. Leur casque se ficher sur leur tête au visage ravagé par la mort. Et supplantant cette imposable condition de mort-vivant et l'horreur de leur transformation : le brassard arborant la croix gammée passé au bras droit. Symbole de l'extermination finale.

Que tous les Dieux protègent la république tchèque !

Le temps lui manque pour les prier plus longtemps. Un hurlement lui glace les os. Une fenêtre du palais vole en éclat et une forme longue et animale, recouverte de poils, se jette sur l'arbre auquel est noué son filin. Sous le poids de la bête, l'arbre tremble. Le malheureux virtuose de l'équilibre semble un instant en suspens sur son fil, puis il bascule en avant sans même essayer de retrouver son aplomb. Comme s'il devait quitter l'existence au plus vite, au risque de sombrer dans un cauchemar irréversible. Ô mort salvatrice...

Quelques secondes après l'écrasement pitoyable de son corps sur le sol, une nouvelle volute de fumée sort de terre, un autre nazi revient dans le monde des vivants pour rejoindre ses compagnons d'arme élanés à Sa poursuite.

L'Arcane 9 L'Ermite

Dans ce qui fut le ghetto de Prague se trouvent les vestiges d'un temps passé. Un hôtel de ville relégué en musée et plusieurs synagogues témoignent d'un peuple exclu d'une société et privé de ses droits. Ce quartier est toujours présent dans la mémoire collective. Dans les coutumes actuelles, il reste le refuge de la communauté juive. Mais cette fois-ci par choix, pas par obligation.

Il existe en son sein une petite cour intérieure. Bien cachée. Entourée de maisons à l'architecture datant du XVIII^e siècle. Comment ce lieu a-t-il pu échapper aux affres du temps, aux projets de restructuration et à la modernité ? Les promeneurs égarés portent en eux la réponse quand ils découvrent cette arrière-cour au détour d'une ruelle. Pourtant ils n'arrivent pas à trouver les bons mots pour l'exprimer. Le souvenir de cet endroit caché s'égrène au fur et à mesure qu'ils s'en éloignent. Il ne subsiste en eux qu'un sentiment de racines retrouvées : quand l'imaginaire abreuvait de rêves l'esprit des femmes et des hommes, quand la thaumaturgie guidait leur bras et leur esprit.

Cet endroit, oublié de tous, est empreint d'une magie séculaire. Faiblissant face à l'oppression du monde moderne. La foi y est toutefois toujours présente mais déclinante. Désireuse de conserver ce lieu et de le protéger.

Le guerrier la ressent quand il apparaît dans la cour. Comme il devine facilement qu'elle n'est plus assez forte pour en interdire l'accès à des êtres tels que lui. Ses gestes sont à présent seulement alourdis. La foi tente d'empêcher ses pas d'avancer plus en avant. Elle essaye de repousser toute action belliqueuse de sa part. Tenter. Essayer. Réactions pitoyables, car il se sent capable, en forçant un peu, de vaincre l'étau spirituel qui enserre ses actes et cherche à le chasser.

Il reconnaît l'odeur de cette ville. Prague. Le quartier juif. Il a chassé autrefois aux abords de ce lieu. Pas dans

le ghetto, non. La foi était trop forte en ces temps anciens et ne se limitait pas seulement à cette cour. Elle était aussi plus humble. Plus pure.

Il se prénomme Don Adrian. De la lignée des De Moxica. Grande famille espagnole riche, puissante et guerrière, qui s'est éteinte dans le sang et dans la violence en 1505.

Il arrive en cet instant de Venise. Sa retraite. Dans sa demeure, sur l'île de la Giudecca, il méditait sur sa longue existence. Sur sa soif de pouvoir et de conquêtes. Sur sa place dans un monde sans saveur. Les conflits d'aujourd'hui ne l'intéressent guère, ils ne reflètent plus ce scintillement métallique d'antan. Trop de fracas. Trop de distance. Les hommes ne sont plus des guerriers, mais des lâches cachés derrière une technologie de destruction. Le métal a perdu sa dignité d'antan.

Dans la Cité des Doges, ses pas l'ont amené sur une place. Cachée. Dans le vieux ghetto, près de San Geremia. Devant une porte bien singulière. Une porte en bois, aux charnières de métal usées par le temps, à la voûte de pierre ébréchées. Une anse de fer forgé dans la mâchoire d'un lion de bronze au regard noble pourrait permettre d'appeler le maître des lieux. Pourtant le visiteur aura beau frapper, personne ne viendra jamais lui ouvrir. La Porte reste murée au cœur d'une façade envahie par un lierre foisonnant, aux fenêtres absentes.

Alors qu'est-ce qui a bien l'entraîné en ce lieu ? Qui lui a ouvert la Porte ? Car elle s'est révélée pour lui. Don Adrian De Moxica.

Il l'a franchie sans se poser de questions. Sûr de lui. De sa puissance et de son immortalité. Et il est passé d'un quartier juif à un autre.

Derrière lui, une façade d'une autre époque. Semblable à la campi de Venise. Pas de Fenêtre. Des ronces et du lierre. Rien qui puisse suggérer une vie quelconque derrière ses murs.

Il se tient sur le pas d'une autre Porte qu'il est sur le point de refermer, au métal usé, au bois rongé par le temps mais encore bien solide. Pas de gueule de lion pour celle-ci, mais la tête d'un dragon au regard menaçant.

Don Adrian De Moxica se sent tenté de regarder derrière la Porte. Il n'a rien vu quand il a franchi son seuil dans la Cité des Doges. Il s'est juste retrouvé ici, à Prague. En se retournant qui verra-t-il ? La petite place vénitienne avec son escalier de pierres qui remonte vers le dédale labyrinthique des rues. Le canal qui s'étend paisiblement et malodorant. Ou autre chose ?

– Ferme la Porte mal'akh hamavèta¹, ce qui t'intéresse se trouve devant toi et non pas derrière...

L'Espagnol tressaille. Son regard s'assombrit et les traits acérés de son visage se crispent. Ce n'est pas la surprise qui l'étreint mais la colère ! Il n'aime pas s'entendre dire ce qu'il a à faire ou non.

– Et que penses-tu connaître de mes intérêts ?

« Elle ! » est l'unique réponse.

Alors un sourire mauvais et intéressé sur les lèvres, l'Espagnol ferme la porte.

À quelques mètres de lui se tient un vieil homme à la longue barbe blanche. Portant la kipa sur un crâne chauve. Torse nu, il est simplement vêtu d'un pantalon de toile élimé. Sa peau est fripée, crevassée par les intempéries. Collée sur ses os. Pas une goutte de sang n'en coule, mais elle paraît blessée et torturée. Ce vieillard ressemble plus à un moribond qu'à un être humain. Incrusté dans la chair de son bras gauche, un numéro dont le temps en a masqué la lisibilité.

¹ Translittération en hébreux d' « Ange de la mort ».

Sur sa poitrine est peinte une marque jaune. Délavée. Indélébile.

Assis en tailleur, il contemple le ciel étoilé puis tourne son regard blanc et sans pupille vers celui qu'il a convié en ce lieu.

– Dans toutes ces villes où le peuple juif fut parqué, des portes ont été créés pour échapper à la folie de l'humanité. Celle de nos persécuteurs. Elles permettent, pour qui le souhaite, de fuir vers d'autres histoires. Loin de l'animosité, des haines, des châtiments et des douleurs. Mais mon peuple est un peuple fier et noble, préférant affronter son destin bien en face plutôt que de...

– Qu'importe tes babillages, Juif ! le coupe sèchement l'Espagnol, un mépris empreint d'arrogance affiché ostensiblement sur son visage.

– Ce qui m'importe en cet instant, c'est de savoir où Elle se trouve et pourquoi tu m'as ouvert cette porte ! continue-t-il d'un ton cruel et menaçant.

De la main, le vieux juif adresse au guerrier un signe d'apaisement.

– Ta suffisance insolente et ton intimidation ne me touchent en rien. J'ai vécu bien moins longtemps que toi, mais les souffrances que tu me promets ne sont rien en face de celles que j'ai pu vivre.

Son ton est calme. Serein. Il continue :

– Si tu prends le temps de humer l'air et d'écouter, tu comprendras pourquoi je t'ai ouvert notre Porte et tu en sauras plus sur Elle...

Malgré son arrogance suintant de toute la condition de sa personne, Don Adrian De Moxica est loin d'être un imbécile. Le juif a beaucoup à lui apprendre. Mais le rapport de force et de savoir ne sera plus le même quand le vieil homme aura vidé son sac et qu'il ne montrera plus l'ombre d'une utilité. Pour l'instant, l'Espagnol se prête donc au jeu...

Le vent de la capitale tchèque lui apporte une odeur et des bruits qu'il reconnaît sans peine. Le sang qui coule à flot. Les cris de souffrance des innocents et des mourants. Ils lui murmurent de doux souvenirs et lui rappellent quelques-unes de ses grandes batailles. La conquête des Amériques. La guerre de sécession. Les massacres et les pillages qui s'ensuivirent... Mais ces rumeurs charriées jusqu'à lui ont quelque chose de malsain et de... putride. Comme l'odeur d'un charnier à ciel ouvert. Cela le trouble et le dégoûte. Pourtant, au cœur de cet amas de cadavres pourrissants, pousse une fleur aux pétales noirs. Et son parfum transcende la pourriture en dispensant des effluves délicats et chargés de promesses.

Elle !

Sa curiosité est attisée. Sa soif de pouvoir alimentée.

Le vieil homme ressent ce désir – ce besoin – d'en apprendre plus. Voici son émissaire prêt à l'écouter :

– Je m'appelle Josefov. Assieds-toi, nous avons à converser.

Don De Moxica reste debout et croise les bras. Mais il se tient à cinq mètres de ce Josefov, car sa foi associée à celle du lieu réussit à l'en tenir à bonne distance. À contenir et à terroriser la bête qui habite en lui. Qu'importe ! Le plus important réside en Sa présence dans cette ville.

– Alors, palabrons !

Pas besoin d'en dire plus. Dans son regard de jais se devine la menace qui plane sur le vieil homme si celui-ci se joue de son temps.

– Mishlahate mal'akhé ra'ime² ! Il te faut La retrouver et L'emmener loin d'ici !

– Méfie-toi, vieil homme, je n'aime pas que l'on me donne des ordres ! Où se cache-t-Elle ?

L'Arcane 11 La Force

Dans le labyrinthe des rues du quartier de la Vieille Ville, Eva Mordechai Hrstecky court en hurlant de vains appels au secours.

Derrière elle, la vague nazie prend cruellement son temps. Sa proie s'épuisera, pas elle...

D'autant que le nombre de ses soldats augmente au fur et à mesure de sa progression. Infiltrant l'entrelacs des ruelles et des places du quartier. En chacune de ses églises et de ses habitations.

Chaque habitant est une proie facile pour ces prédateurs lents et méthodiques. Pas un ne leur échappe. Qu'il soit barricadé dans sa demeure, terré au fond d'une ruelle ou les défiant à plusieurs flanqués d'armes improvisées. Même la foi et le havre sacré des églises ne sont pas en mesure de les protéger.

De chacun de ces malheureux tués, massacrés, écorchés vifs ou démembrés, la chair, les entrailles, le squelette, les tendons et les muscles se rassemblent pour se transformer en un nouvel avatar nazi.

Beaucoup de soldats SS sont morts au combat durant la conquête allemande. Ceux qui se frottèrent à des Tchécoslovaques refusant l'annexion de leur pays en 1938. D'autres, assassinés par ces mêmes résistants durant l'occupation de Prague, puis tués lors de la libération de la ville en mai 1945 par les troupes soviétiques. Au total, des milliers. Leur flot exponentiel se nourrit donc à une source qui n'est pas prête de se tarir !

Quant à la femme, la traque est sur le point de s'achever. En effet, la Diva vient de trouver refuge dans une antique tour de guet. Une impasse. Inexorablement, la foule de morts-vivants encercle le bâtiment. Sans précipitation. Leur proie n'a plus aucune chance de s'échapper. Elle leur appartiendra très bientôt !

À quelques kilomètres au nord de la ville, la terre tremble. Le mont Blanik se réveille.

La secousse se propage en lignes concentriques jusqu'à Prague. Jusqu'au quartier de la Vieille Ville. Les murs des maisons frémissent mais restent debout, préservant la vie de celles et de ceux qui, prostrés dans un coin de leur demeure, attendent l'extermination finale. Toutes les églises du quartier s'effondrent, punies de leur incompetence à protéger l'humanité. La tour de guet vacille mais reste debout.

Les revenants nazis stoppent leur méthodique tuerie ainsi que leur lente progression vers le donjon et tournent leur face ravagée vers le nord.

Les tremblements cessent alors et un lourd silence pèse alentour, troublé uniquement par l'agonie des mourants.

Puis soudainement, le sol s'ouvre en de larges et violentes crevasses au milieu de la foule des revenants rassemblée autour de la tour de guet. En surgissent des chevaliers en armures, armés d'épées et de boucliers, montés sur des chevaux à la robe blanche. À la carapace ornée d'un dragon

² Translittération en hébreu de « Mission des mauvais anges » : expression littéraire pour parler de ceux qui apportent l'ennui et le désastre.

rouge aux ailes déployées et à la gueule écumante. À leur tête, un cavalier à l'armure flamboyante, au bouclier frappé du même dragon menaçant. Il lève son épée argentée et scintillante, qu'il tient fermement dans son poing gauche ganté de métal et fend l'air d'un coup sec, droit devant lui. Ses chevaliers chargent alors dans une clameur guerrière, leur chef à leur tête.

« POUR NOTRE PEUPLE ! »

Les épées de ces chevaliers tranchent dans le vif les corps difformes et pourrissants des morts-vivants. Les carcasses moribondes s'enflamment dans un hurlement qui déverse vers le ciel toute leur fureur d'être ainsi renvoyées ad patres.

Un sourire de soulagement sur le visage, Eva Mordechaj Hrstecky murmure :

– Saint Venceslas te voici...

Elle regarde les forces flamboyantes du Saint Patron des Tchèques s'en prendre aux nazis avec rage et ferveur.

« L'armée de Saint Venceslas est toujours endormie. Il n'est pas encore temps pour elle de s'éveiller ! » récite-t-elle à pleine voix.

« Elle le fera en une époque de grand péril, lorsque tant d'ennemis fondront sur le pays tchèque que le royaume entier sera écrasé par les sabots de leurs chevaux. »

L'Arcane 8 La Balance

Don Adrian De Moxica observe la femme en haut du donjon. De l'endroit où il se trouve, il arrive à discerner l'étrange lueur qui danse dans ses grands yeux sombres. Ils sont à présent devenus flammes. Et ses lèvres s'élargissent en un rictus de joie sans équivoque.

Cette flamme et ce sourire ne sont pas étrangers au guerrier. Ils sont ceux qu'arborescent les généraux quand leurs plans de bataille donnent le résultat escompté. Quand leurs troupes massacrent l'ennemi impuissant grâce à leur infaillible génie militaire.

La beauté étourdissante de la Diva ne le trouble aucunement. Son charme irrésistible n'est dû qu'à sa condition, et le guerrier ne se laisse pas prendre au piège. Par contre, Elle le fascine ! Elle est là. Tellement proche ! Dispensant autour d'Elle des ondes emphatiques de mille promesses.

L'Espagnol se concentre sur la bataille qui fait rage au pied de la tour. Les chevaliers tranchent sans peine leurs adversaires et les condamnent à quitter la terre des vivants. Mais le nombre de cadavres ambulants ne cesse de croître. S'accaparant le corps des habitants du quartier de la Vieille Ville et les restes mystiques des chevaliers qu'ils arrivent à dépecer et à démembrer. Pour un guerrier du Saint Venceslas tombé, cent simulacres voient sinistrement le jour pour servir la cause nazie !

Les chevaliers ne l'emporteront pas, estime Don De Moxica. Leur vaillant assaut ne sauvera pas la ville et ses habitants. Encore moins Eva Mordechaj Hrstecky.

Arriver jusqu'à la Diva ne lui posera aucun problème. Les soldats allemands ne sont que de piètres adversaires pour un combattant de son envergure. Quant aux chevaliers, ils sont bien trop occupés avec cette engeance pour s'intéresser à lui.

Don Adrian De Moxica interrompt sa réflexion, car une forme humaine, à tête de loup, recouverte de poils

sombres et mesurant près de trois mètres de haut, déboule sur le champ de bataille. Poussant d'horribles grognements, elle fend la masse compacte des morts-vivants nazis et des chevaliers, envoyant valser de ses larges mains griffues ceux qui se trouvent sur son chemin.

Sa direction ? La tour de guet.

Le voici donc, cet allié assigné par le vieux juif !

– Vous ne serez pas trop de deux mal'akhé hamavète pour la récupérer ! avait prophétisé le vieux juif.

Don De Moxica a un sourire narquois. Pas besoin d'une aide quelconque, il se suffit à lui-même. Mais après tout, pourquoi pas ? Si le loup-garou réussit à tuer la femme, il ne lui restera plus qu'à la récupérer. Sans aucun effort. Si jamais le lycanthrope l'en empêche – qui sait ce qu'a prévu la fourberie de ce rabbin –, il se frottera à lui avec grand plaisir. Il ne craint personne. Aucun guerrier, aucune créature ne sont à la hauteur de ses talents de combattant !

Le loup-garou escalade sans difficulté la tour. Il franchit les derniers mètres qui le séparent du chemin de garde d'un bond prodigieux et atterrit à quelques pas de la Diva.

La gueule écumante, les crocs menaçants et le poil hérissé, la créature lupine se tasse sur ses puissantes pattes arrière et s'apprête à bondir.

Mais son regard croise celui de la Diva.

Eva Mordechaj Hrstecky ne manifeste aucune frayeur, aucune animosité à son égard. À peine un mouvement de surprise. Ses grands yeux s'emplissent de pitié et d'abondantes larmes.

Le lycanthrope grogne. Gregor Samsa lutte. Qu'importe la libération, même si son crime le libèrera à jamais de ce fauve qui, les nuits de pleine lune, le force à égorger des innocents. Non, jamais il ne fera couler le sang de sa bien-aimée ! La partie de sa raison octroyée généreusement et ce cœur qui bat en lui, repoussent sa férocité. Pour un temps seulement...

Eva Mordechaj Hrstecky s'approche de son bel et ténébreux amant. Son poète frappé du sceau de la malédiction. Elle s'agenouille devant lui, leurs regards toujours rivés en une étreinte passionnelle, et passe une main amoureuse dans ses poils longs et soyeux. Gregor Samsa, du fin fond de son corps de bête, réussit à articuler :

– Mon amour, mes sentiments ne resteront pas assez forts pour supporter le poids de la raison propre à mon humanité et encore moins la rage bestiale de ma part animale...

Le cœur de la Diva traduit à son esprit des mots grognés bien plus simplistes :

– Fuis, je vais te tuer...

Mais l'amante ne s'enfuit pas. Elle se contente de se lever et de laisser glisser une attention inexpressive sur la bataille qui se livre en contrebas, sa main caressant toujours la toison sombre et animale de son poète.

Ses larmes ont cessé de couler. Elle interrompt sa caresse aimante et lève la main. Entre ses longs doigts apparaît une dague à la lame d'argent, que la belle plante sans pitié dans le dos de son amant animal.

La bête hurle sa douleur. L'argent blesse gravement le corps du loup-garou, qui s'effondre.

La Diva pourrait l'achever, mais elle se contente de laisser planer un regard sombre et rieur sur Prague. Savourant la victoire de son inhumanité et la froideur de son cœur.

Elle exulte. Toutes guerres. Toutes victimes, innocents, guerriers ou amants. Tout sang qui coule sert le Saigneur. Et le jour où le calice sera plein, où la dernière goutte

débordera, alors IL se réveillera, et l'Humanité vivra un règne nouveau !

L'Arcane 18 La Lune

– Tes plans sont voués à l'échec, diablesse !

Le sabre aiguisé de l'homme qui lui fait face, saigne la peau blafarde de la Diva, dessinant un sillon rouge sous sa gorge. Une simple impulsion, et le cou d'Eva Mordechaï Hrstecky sera tranché net. La diablesse ne bouge pas, elle devine une force surnaturelle qui coule dans le sang de celui qui l'a ainsi surprise.

Un homme de taille moyenne aux longs cheveux noirs qui lui arrivent jusqu'au bas du dos. Son visage est blafard malgré sa peau latine. Un visage où chaque trait est taillé dans la lame d'un couteau mortellement affûté. Ses yeux, à la pupille noire, luisent d'une dureté inébranlable. Une barbe de quelques jours couvre son long menton et encerclent un sourire mauvais.

Il est vêtu d'une chemise de soie et d'un pantalon noirs. Une longue étoffe rouge lui ceinture la taille, et il porte des bottes de cavalier aux éperons scintillants. Le sabre qui menace la gorge de la Diva ferait pâlir d'envie le moins avide des antiquaires. Le plus blasé des historiens. Un sabre qui date du fond des âges. Dont la lame, tranchante comme un rasoir, aux reflets meurtriers, a été forgée par un artisan de Tolède. Un démon sorti de la forge des Enfers pour oeuvrer parmi l'humanité.

Un guerrier dangereux. Aussi mortel que sa lame. Eva Mordechaï Hrstecky devine qu'elle n'aura aucune chance contre lui.

– La Croix ne sera pas leur mais mienne ! enchaîne-t-il, le visage triomphant. D'un coup sec de son sabre, il fait sauter le collier de perle en onyx autour duquel est attaché le bijou aux quatre branches d'ébène. Il le rattrape de la même main, entrouvrant sa paume, son arme mystérieusement dissipée. La Diva en profite pour se saisir de la dague d'argent plantée dans le corps de son amant qui agonise à ses pieds. Le guerrier vient de commettre une erreur. Sa convoitise lui coûtera cher !

Mais une dague apparaît dans son autre main. Longue et effilée, elle s'enfonce sans aucune hésitation dans le cœur de la Diva ! Celle-ci pousse un hoquet de surprise. Ses grands yeux deviennent vitreux et, de sa bouche sensuelle, s'écoule un mince filet de sang.

Don Adrian De Moxica regarde la femme allongée sur le sol. Sa botte n'a rien de meurtrière. Une créature comme elle ne se détruit pas d'un coup porté en plein cœur comme dans les légendes des stupides mortels. La voilà seulement paralysée et ne représentant plus aucune menace.

Le loup-garou agonisant à ses côtés se fera sûrement une joie de la dépecer avant de crever ! Sinon, les premiers rayons du soleil s'en chargeront...

Savourant son triomphe, Don De Moxica contemple l'artefact qui palpète dans le creux de sa main. Elle ! La Croix !

Les soldats allemands étaient revenus d'entre les morts pour se l'approprier. Entre leurs mains, elle leur permettrait de se fondre parmi la population des vivants le jour venu et de se rapprocher de la communauté juive. De la fréquenter. De la duper. La nuit,

les monstres étaient reconnaissables mais le jour, à quoi ressemblaient-ils ? Même le plus éclairé des rabbins n'aurait pu le dire. Au cœur de cette engeance israélite, ils réussiraient à leur soutirer le secret du Golem. À savoir où il se cache pour mettre la main sur ce qui leur avait échappé de leur vivant. Leur condition de cadavre, leur effectif sans cesse croissant, protégeraient leur armée des pièges scellant sa découverte.

Le vieux juif avait fait appel à lui, Don Adrian De Moxica, pour qu'il l'emmène loin de Prague. Pour que la puissante Croix ne tombe pas entre les mains des nazis revenus des Enfers. Pour éviter un danger qui menacerait toute l'humanité. Mais le vieil homme, sot et trop altruiste, n'avait pas réalisé quel genre d'individu il avait lancé sur Sa trace !

Grâce à Elle, De Moxica sera en mesure de voir le jour se lever sans craindre de s'embraser. Enfin ! Terminé le monde de la nuit. Le vampire hantera désormais les journées des mortels et régnera en maître absolu sur leur misérable existence.

La vanité de l'Espagnol n'a d'égale que sa mégalomanie.

Il jette un œil en contrebas de la tour. Les chevaliers tchèques n'ont plus le dessus. Débordés par le nombre intarissable des morts-vivants, leur résistance est vaine. Seul reste Saint Venceslas, debout face à l'ennemi, tranchant dans le vif de leur chair morte. Coupant de son épée sainte membres et têtes.

Don De Moxica s'élanche par-dessus la rambarde du chemin de garde. Il semble flotter quelques instants dans les airs, puis atterrit sur le dos d'un cheval à la robe de jais qui s'est matérialisé sous lui.

Grâce à sa maîtrise parfaite de l'équitation, combinée au maniement des armes – plus de trois cents ans à parcourir les champs de bataille à dos de destrier – il se fraye un chemin parmi les revenants.

Les créatures, ressentant la Croix leur échapper, cessent de s'acharner sur le saint des tchèques balancé à bas de son destrier et se regroupent devant le fuyard. Formant une masse compacte, immobile dans l'attente de voir le nouveau porteur se jeter entre leurs bras avides.

L'Arcane 17 L'Étoile

Gregor Samsa pleure sa malédiction et son malheur. Malgré l'agonie qui lui enserre les tripes, il a encore la force de verser des larmes. Tout comme il a eu la force de tuer sa bien-aimée. La réduisant en charpie de ses griffes. Arrachant la chair de ses crocs.

Elle est morte et la menace qu'elle représentait n'est plus.

Le Poète tchèque maudit, amoureux d'une créature de la nuit, ensorceleuse et envoûtante, a retrouvé son humanité. La malédiction est levée. Comme l'avait promis le pacte passé avec le vieux juif. Josefov. Il s'en rappelle à présent fort bien.

Son corps nu et blessé à mort reste tout contre celle qui l'a poignardé. Puis, petit à petit, le corps d'Eva Mordechaï Hrstecky s'étirole en cendres grises et légères. Et quand les dernières scories de chair s'échappent de ses doigts sanglants, Gregor Samsa meurt, l'esprit en paix, tout comme son amante, quelques instants plus tôt.

Eva Mordechaï Hrstecky. Vampire tombée sous le charme du poète. Détruite de la main de son bien-aimé.

Mais transcendant son amour, la foi pour son Saigneur fut la plus forte.

Oui, la Diva fut satisfaite de la fin de son histoire.

Elle avait tout orchestré. Un plan infaillible ! Sa venue en ville avec l'artefact. Un puissant objet permettant aux créatures de la nuit de sortir le jour. Un pouvoir dont elle avait joui avec délectation depuis que la Croix était en sa possession, passant pour humaine aux yeux des mortels qui ne se doutaient de rien.

Elle connaissait l'histoire et les légendes de sa ville natale tout autant que les drames qui s'étaient joués dans son noble pays. Alors elle invita les plus sordides personnalités parmi les sommités tchèques, créant un terrain favorable pour que sortent de cette terre souillée les cadavres puants des soldats nazis morts en ces contrées. De retour dans le monde des vivants, l'envie de percer et de trouver les secrets du golem de la communauté juive prendrait à nouveau. Avec ces secrets, ils étancheraient leur soif de conquête du monde, nullement éteinte avec leur mort et leur défaite. Un simple rituel avait suffi à les appeler.

La Croix ? Un appât. Pour qu'interviennent d'autres forces.

Entre les mains des revenants, l'artefact représentait une menace des plus extrêmes pour le monde entier ! De quoi secouer le mont Blanik et réveiller le Saint Venceslas. Sauveur du peuple tchèque. Accourant à sa rescousse pour empêcher l'artefact de tomber entre les mains des exterminateurs passés et futurs !

Un massacre de qualité dont les chevaliers, de leur sang mystique, rempliraient le Calice pour qu'un jour le Saigneur puisse se réveiller et éclairer l'humanité d'un jour nouveau.

La Croix finalement entre leurs mains, les morts-vivants nazis continueraient, dans leur quête de savoir et de pouvoir, de servir à leurs dépens le Saigneur. Jusqu'à ce que la coupe soit pleine et ne déborde !

Au lieu de cela, ce vampire l'a récupérée. Un bien plus qu'un mal, après réflexion. Avec Elle entre ses mains, ce guerrier abreuverait bien mieux son maître. Car même en possession de l'artefact ultime, en évoluant de jour et en se fondant parmi les mortels, ces corps dénués de cervelle auraient-ils réussi réellement à percer les secrets de la Torah ? Au dernier instant de sa non-vie, la Diva en doute : les juifs savent garder leurs secrets et ne se laissent plus si facilement bernier. Son plan souffrait finalement d'une faille. Mais l'intervention de ce vieux fou de Josefov l'a comblée !

Quand le lycanthrope lui arracha les chairs, Eva Mordechaj Hrstecky s'en moquait toujours. Puis sa dernière pensée fut pour son Saigneur. Toute mort le servait.

Dans le calice de cette entité bien plus vieille que le monde, coulait tout le sang versé depuis l'aube de l'humanité. Le sien comme celui de son amant...

La dernière carte

Don De Moxica tire sur les rênes de son destrier. L'animal stoppe net en renâclant bruyamment. Toute retraite lui est coupée. Il fait tourner son cheval en cercles concentriques, essayant dans le même temps d'élaborer une stratégie pour s'échapper. Laisser la Croix pour sauver sa carcasse ? Hors de question !

Soudain, les pavés des rues et les armatures métalliques des églises effondrées se descendent dans un gigantesque tourbillon meurtrier, qui se dirige avec

célérité vers le rempart de morts-vivants. À leur hauteur, le tourbillon laisse place à une créature de pierre et de fer. Compacte. De plus de dix mètres de haut.

Immobile. Sans vie. Elle se tient face aux revenants. Telle une statue.

L'œuvre de ce juif sans doute aucun ! pense le guerrier. Mais quelle utilité si elle ne bouge pas ?

Un horrible cri siffle soudainement à ses oreilles. Résonnant dans son esprit et faisant vibrer sa chair dans les moindres replis de sa peau blafarde.

Les revenants l'entendent également, et leur haine s'attise. Ils montrent les dents et poussent d'horribles grognements, mordant et griffant l'air autour d'eux. Seul le cheval du guerrier paraît immunisé à ce tourment.

L'intensité augmente, et le sifflement atteint les aigus. Les morts-vivants s'agitent de plus belle, battant frénétiquement l'air de leurs ongles sales et crochus. Le guerrier se bouche les oreilles pour ne pas en devenir fou. Dans sa tête s'expriment alors des voix, et il comprend !

Les cris proviennent de millions de morts réclamant vengeance. Justice. Ces voix sont celles des âmes du peuple juif et tzigane, des handicapés, des homosexuels, des opposants au régime et des résistants. Victimes de l'intolérance et exterminées par les nazis.

Puis elles quittent sa tête, et le sifflement se dirige vers la statue de pierre et de fer, s'engouffrant à l'intérieur de sa bouche. S'en suit le silence. Brusque. Soudain. Les morts-vivants cessent leur danse de folie haineuse. Surpris. Comme hébétés.

À ce moment, l'immense Golem s'ébranle et s'avance vers les exterminateurs. La foi qui se dégage de son imposante carcasse – ressentie avec effroi par Don De Moxica – suffit à réduire en poussière l'envahisseur nuisible au fur et à mesure qu'il traverse la multitude de ses rangs. Ses immenses bras aux larges mains achèvent le travail. Les morts-vivants sont en déroute. Leurs corps éclatent dans un hurlement de frustration haineuse, et les esprits nazis retournent dans le monde des morts, qu'ils n'auraient jamais dû quitter.

Le guerrier espagnol profite de la déroute des SS pour quitter la place au grand galop et s'en retourner vers le quartier juif.

Fier et conquérant sur son destrier, Don Adrian De Moxica s'approche de Josefov. Toujours assis au même endroit, le vieux juif paraît épuisé. La création du Golem et l'appel des âmes des millions de personnes mortes dans les camps de concentration pour lui donner vie a sapé ses forces. Il a également puisé dans la foi de l'endroit. Le suffisant guerrier le ressent dans l'aisance de ses mouvements.

Un sourire de mauvaises promesses se dessine sur son visage triomphant. Ni cet endroit, ni ce misérable vieillard ne seront en mesure de contrer ses actes. Ô extrême jouissance !

Le guerrier saute de son cheval et le fait disparaître d'un geste nonchalant. Puis il s'approche du rabbin.

– Elle est mienne, vieil homme ! La montre-t-il devant son regard sans pupilles. Ouvre la porte que je puisse partir comme convenu !

– Un marché est un marché... murmure le vieux juif. Frappe trois coups et demande à quitter cette fable...

Don Adrian De Moxica le regarde, sceptique. Est-ce aussi simple ?!

– Tu as intérêt à ne pas me raconter d'histoires ! prévient-il en s'avançant vers la porte du ghetto.

– Laisse-moi la Croix, vampire... lui dit alors Josefov. Elle entre tes mains, tu serviras à tes dépens le Saigneur ...

Don De Moxica s'arrête net. Son sabre apparaît dans sa main droite et il se retourne.

– Je t'avais prévenu de ne plus jamais me donner d'ordre !

Et la foi se révèle impuissante à l'empêcher de trancher la tête du rabbin.

Le vampire a un sourire de mauvaise satisfaction. D'assurance victorieuse.

Qu'importe si cette porte ne s'ouvre pas, Elle est sienne ! Se cacher des rayons destructeurs du soleil est terminé ! Le voici libre de sortir quand bon lui semblera !

Le guerrier, exultant, lève la Croix vers le ciel étoilé et se gausse de la nuit. Jetant sa supériorité à la face des étoiles.

– Quitte cet endroit, Vampire !

Une formidable onde de choc l'envoie valser et il percute avec violence le mur près de la Porte.

L'Espagnol se redresse vivement. Bon sang ! Il L'a laissé échapper ! Sa Croix ! Tombée aux côtés du corps décapité du juif. Et la ramassant sereinement, un moine en robe de bure. Le visage perdu dans l'obscurité de son capuchon.

Cet impudent regrettera amèrement son audace !

Don Adrian De Moxica cherche à s'avancer vers l'étranger mais il se tétanise, envahi d'une angoisse terrifiante. La foi le protège ! Une foi d'une force incommensurable, comme il n'en a plus ressenti depuis très longtemps. C'est elle qui l'a projeté ainsi.

– Qui... qui es-tu ? fulmine le guerrier.

– Qu'importe ! La seule chose qui compte, c'est que cette Croix ne soit pas en ta possession. Elle appartient aux serviteurs du Seigneur !

Que lui importe son Seigneur ! Don Adrian n'aspire plus qu'à se trouver loin du religieux et de sa foi. Alors, les tripes nouées par l'aigreur de devoir fuir, maudissant sa condition et sa faiblesse, le vampire frappe trois coups à la porte et demande de quitter cette histoire. Alors la porte s'ouvre et l'avale dans le mystère de sa demeure.

Sur la petite place, il ne reste plus que l'Abbé Folley.

La porte refermée, le religieux acquiesce silencieusement pour se pencher ensuite sur le corps du rabbin qu'il bénit durant de longues minutes. Enfin, il se redresse et lève la tête vers le ciel humant l'air. Les morts-vivants nazis ne sont plus, le vieux juif a réussi à débarrasser le monde de leur menace.

L'abbé acquiesce de nouveau. Le secret du Golem restera bien caché au cœur de Josefov. Hors d'atteinte. Son seigneur en sera ravi.

Puis il quitte les lieux.

Sur le corps du vieillard reste une carte de tarot. L'Arcane 7 : Le chariot.

Symbole de la lutte et du triomphe. Exprimant la persévérance et représentant la mémoire du temps.

P È M E S

Rachel Gibert

Morne vision

Quelle sensation frustrante de se sentir
Transparente ! Jamais personne ne me voit,
Et cela me jette dans un tel désarroi,
Que je préférerais mieux, parfois, dépérir.

Je suis le néant, un être sans avenir
Ni passé, qui, caché derrière un aspect froid,
Observe le monde, mais sans aucun émoi,
Un simple regard, donc, muet, que rien n'inspire.

Mon âme est en exil, quelque part dans les cieux,
Sur une île au milieu de nuages soyeux,
Abandonnant mon corps à sa triste inertie.

Mais je sais qu'un jour mon blâme s'achèvera,
Mon âme rejoindra mon corps qui renaîtra,
Comme une fleur s'ouvrant aux clartés infinies !

Le néant

J'écris d'outre- tombe, du néant éternel
Et muet auquel j'ai si longtemps aspiré !
Mon âme tourmentée connaît enfin la paix,
Débarrassée de son enveloppe charnelle.

Je ne ressens plus aucun désir insatiable,
Et plus de dégoût, de lassitude, plus rien
D'ailleurs, si ce n'est cette impression, ô combien
Délicieuse, de flotter dans un agréable

Coton. Mais, si je pouvais encore penser,
Ce serait pour me dire : « Quel est l'intérêt
De ce morne état dans lequel j'ai choisi d'être ? »

« La vie, bien qu'étant souvent triste et solitaire
N'apporte t'elle pas, parfois, du moins, lumière,
Joie, et cette grisante impression de renaître ? »

N O U V E L L E

Dédoulement majeur

Muriel Petit

1

L'impression d'étouffer me réveille brusquement. Quelques secondes passent. Mes yeux s'ouvrent dans ce paradis perdu. Quelques secondes passent. Mon cœur déroule son tapis rouge...Il commence à se débattre. Je constate, sortant de ma léthargie, que je suis dans l'incapacité de gigoter. Je me sens mal. Mon corps se réveille. Mes bras me tirent le cerveau vers le bas. Mes jambes grappillent la stupeur qui m'envahit. Un putain de morceau de tissu se loge étranger, dans ce qui me sert de paroi buccale. Je ne peux ni crier, ni appeler, et j'ai un mal fou à avaler le peu de salive qu'il me reste. Je suis allongée sur le dos. J'ai le ventre qui me fait mal, mes jambes me torturent à force d'immobilité. Ma tête cogne. Alors je veux rabattre mes poignets sur ma poitrine, mais spontanément une piquante sensation de brûlure s'élève le long de mes bras. Une grande respiration ponctue mon effort, et l'air humide de poussière s'engouffre dans mes poumons. Mes avant-bras étirés de part et d'autre, sont solidement arrimés à des pieux plantés à même le sol terreux. *Misérable*. Mon regard se jette sur l'un d'eux, fixant le bois foncé qui marque une usure claire et sinieuse au niveau du nœud de la corde. Impossible de me relever... Mes jambes subissent le même sort d'écartèlement. Je suis couchée sur le dos, mon esprit dessine une croix symbolique dans la brume fraîche d'une réalité que je devine horrible. Je suis perdue au milieu d'un gris "nul part" et un sursaut brusque mon être au moindre murmure suspect. Les inspirations de ma cage thoracique pompent l'air nerveusement. Mon esprit s'embrouille. Je parcours du regard ce plafond en pleine décrépitude et je fixe une misérable ampoule fatiguée d'exister. Elle éclaire par endroit tous ces murs grisâtres parsemés d'inquiétantes auréoles noircies par la tristesse de ce milieu répugnant. Le temps se calque sur moi comme cette angoisse crispante et arrogante. *Misérable*. Mes yeux s'habituent peu à peu à la semi obscurité qui m'encadre. Je relève péniblement ma nuque. Ça me tire la colonne. J'aperçois un écriteau brunît, vieux de mille ans, interdisant la cigarette en lettres capitales. Il est là, me narguant à quelques centimètres de moi...Aucun meuble, aucune fenêtre... L'envie de fuir plus forte que tout. Mais le

temps prend son temps. Je bascule ma tête légèrement en arrière et j'aperçois une porte noyée dans la pénombre me tenant compagnie. Cela effraye mon esprit, et je me rends compte qu'aucune illusion possible de liberté n'est pour l'instant abordable.

Je ressens un tel désarroi reflété dans l'air, que même mon corps pourtant en alerte, absorbe ce calme environnant.

Mon pantalon en toile noire ceinturé sur ma chemise blanche trop légère, forme ma seule armure face aux multiples interrogations qui se bousculent dans ma tête... Pourquoi, Comment étais-je arrivée ici et surtout qui m'y avait amenée?

Je ne me souviens plus de rien, je ne comprends pas et une sensation nouvelle de picotement gratifie de plus en plus mes membres.

De l'attente naît cette froide angoisse irrespirable. L'antre où je repose, je ne la connais pas. Un vide immense m'envahit et l'assèchement de ma bouche commence à aiguïser ma colère. Mais malgré mes efforts, je ne parviens pas à dégager cette loque de tissu qui agresse l'intérieur de ma bouche. Soudain mon cœur vomit un dernier battement...

J'entends le chant des sirènes résonner dans mon cerveau.

Des bruits de pas s'annoncent derrière cette porte qui me tourne le dos. Ils viennent à moi, martelant mon cerveau. J'essaye en vain de renverser ma tête en arrière en direction de la porte encore à demi close. Elle laisse un passage à quelques doigts. Je les vois. La lumière meurt sous le clac de l'interrupteur. L'obscurité m'enveloppe de sa froideur. Plus rien ne compte, seule cette rage naissance souligne maintenant mon existence dans cet espace croupit. Mes yeux se ferment et mon esprit se raccroche à ce que j'ai de plus cher au monde. Nous...

2

La porte s'ouvre encore plus... Le grincement de la serrure m'annonce l'entrée de cet être que je ne désire pas. Il devient synonyme de brusquerie dans ma cervelle. Est-il la mort, est-il la vie? Je n'en sais rien, je ne sais plus... Je suis seule face à moi-même, face à sa présence, face à cette angoisse enivrée presque spasmodique. Seules les vagues déchaînées sur ma poitrine trahissent mon existence. Je tremble. Mon cœur claque. Je me force à ne pas bouger...

Des pas dominants narguent mon impuissance. Je fixe intensément le frêle faisceau de lumière laissé par l'entrée à demi-ouverture de la porte. Il se reflète sur le mur sale en face de moi. Je crois mourir, mais mon corps tient la cadence de ses pompes tragiques. Je respire la présence de cet Homme que j'exclus de toutes mes espérances. Je vois sa silhouette avancer vers moi. Il se tient là, debout très près de mon âme décharnée, et je force ma vue à essayer de transpercer le pessimisme de la pièce, mais je n'arrive pas à distinguer les traits de ce visage enfouis dans les ténèbres. Je l'imagine m'observer, lui, un sourire narquois au bord des lèvres, et je ne peux empêcher l'une de mes mains se tendre vers lui. Je veux l'agripper à la surface du sol. Je cherche à me cramponner à sa cheville, à un morceau de pantalon, à n'importe quoi qui le rende réel. Mais rien n'y fait. Mes liens sont trop courts. Tragédie. Son parfum embaume la surface de mon visage. Il nourrit mes narines en quête d'un oxygène vital. Mélange suave que mon inconscience définit avec familiarité...

J'entends des portes claquer ...Mon Etat massacre mon esprit. Je suis entrain de perdre...

Sa main s'approche de mon visage, comme pour s'abreuver d'une convoitise dominante, et ma peau incendiée se tend sous l'effleurement de ses doigts sur la douceur de ma joue... Mes yeux la guettent. Un grondement singulier s'éjecte de ma poitrine...

Je ne contrôle plus les élastiques de mes bras, et sans le moindre désir, la chair délicate de mes poignets se déchire sous l'emprisonnement de ces cordes rêches, trop serrées. Un cri sort de ma bouche, étouffé par ce tissu indésirable. Mes paupières restent ouvertes. Ma poitrine pompe avec violence un flux de liquide considérable. Je suis vivante. J'ai mal. Je saigne et je sens mon sang chaud s'épancher tout doucement sur la surface de mes paumes. Je ne lâche pas cette putain de silhouette du regard. Mon aversion totale, exorcise ma douleur. Tentatives vaines d'une espérance ratée...

De mille feux, mon cœur veut se décharner de moi. Ses martèlements tremblent à tout rompre.

Je me tords sur ce pieu comme un vers dans un bocal. Je me débîne de toute arrièrè pensée. J'ai envie de lui gueuler à la figure. Mais rien n'y fait. Putain de chiffon!!! Je bouillonne. Je décrispe ma solitude. Mes membres épuisés se délogent de tout mon conscient. Mais c'est avec la plus grande inconvenance que lui ose encore me toucher. Douceur abjecte... Je ne peux rien tenter contre ça. Je suis prise. Je regarde l'une de ses mains s'approcher de ma chevelure. Je la sens soulever ma tête devenue inerte, passant ses doigts à l'arrièrè de ma nuque cassée. Je sens un tissu caresser mon front moite, et je comprends son message. Je ne peux rien contre ça. Je bombarde mon accroissement sanguin de mille feux. Je ferme les yeux sous cette douce soierie. Je sens ses doigts agiles la nouer sur le côté, comme si lui-même voulait nouer mes plus vives certitudes. Moi j'autorise ma vue à venir se connecter sur le fil dérisoire de mes pensées. Ma haine autorisée se mure dans le silence. Je ne vois plus rien, plongée dans un noir impénétrable...

De longues minutes s'écoulent. Je calque mes battements sur l'unique envie qui s'empare une fois de plus tout mon être : « être avec toi », mais merde, qu'est-ce que je fous là ? Qu'est-ce que ce merdier dans lequel je reste coincée ? Le claquement de l'interrupteur bouscule les quelques secondes qui me semblent empreintes de liberté. Je ne peux qu'imaginer cette

vieille lumière se rallumer. Je n'en profite pas.

Pour moi, cette présence n'est qu'une ombre, pour lui je suis la lumière. Celle qui le conduira sur le chemin d'une rédemption possible. Je suis sûrement son seul espoir, sinon pourquoi étais-je enfermée ici, comme un animal meurtri, sans aucune possibilité de fuite? Ma vue me manque terriblement. Je suis plongée dans le noir et lui profite de l'éclairage qui vient de renaître. Je laisse Mon sang se solidifier autour de mon cœur pour y dresser une barrière infranchissable. Le calme oppressant de la pièce désemplit mon âme de tout ce qu'il y a de bon en moi. Mes poings se ferment. J'ai envie de bondir, de mordre, de faire mal...

"Le tuer lui, le mettre à mort comme un vulgaire taureau dans l'arène, estampe mon unique envie de vivre. Je me souviens avec précision de ces carcasses bovines que les chevaux traînent jusqu'au sous-sol de l'arène pour les offrir aux bouchers en attente de dépeçage. Je revoie ces grosses têtes cornues, tranchées, entreposées sur des étagères sales, maculées. Un après autres, tous y passaient. Je revoie le découpage précis de ces équarisseurs, trancher aux couteaux les cuisses, les pattes, les longs corps inertes de ces animaux imposants avec une rapidité exemplaire..." Je sursaute.

Tout à coup, comme un couple de timbales claquant dans l'air du vent, je ressens la certitude que je vais mourir.

Sensation indéfinissable telle une poussée à la verticale de tout le poids de mon vécu... Où, Quand, Comment, plus rien n'importe. Je suis là. Tu es ailleurs...

Un son casse l'air d'une Résonance stridente. Je respire une sensation embaumée d'une haine indispensable. Mon cœur s'arrête sous l'emprise d'un effroi jusque là inconnu... Le monde entier se vide de ses croyances. Aussitôt mes oreilles se tendent vers cette sonorité que l'écho de la pièce me rend. Cette résonance vibre en boucle dans ma cervelle à tel point que même les cris d'un crucifié me paressent charmeurs.

Mes oreilles se concentrent sur cette sonorité que je reconnais sans peine : le crissement d'une paire de ciseau, sûrement en acier avec laquelle ce monstre joue, cisillant un à un tous mes espoirs de rester en vie. Mon sang se glace. Je le maudis. J'entends des pas, devinant son approche imminente, inévitable, et là c'est avec une précision métallique que mon âme se retrouve percée, au delà d'une animosité imaginable. L'épouvante d'une souffrance anesthésie toute ma miséricorde. Que les minutes pouvaient être longues...

Mes bras ne répondent plus aux gestes que mon cerveau veut leur imposer... Ma tête se déchaîne dans des mouvements de va et vient latéraux, essayant avec peine de dégager ce bandeau qui masque la vérité punissable. Mais cela ne s'éternise pas ...Je flaire sa présence qui se rapproche, à quelques centimètres de moi. Elle parfume l'air corrompu d'un effluve sucré, évaporant petit à petit l'amertume de mes forces.

Je sens un empressement gênant, irrégulier autour de moi, une vague nerveuse dans laquelle mon corps se noie.

Et soudain, surprise, je veux mourir lorsque les lames glaciales de son instrument se posent sur ma gorge chaude... Un râle bestial sort de ma bouche pleine... Je me tends. Mon dos se crispe, je sers mes poings de toutes mes forces et stoppe ma respiration dans l'attente de l'inconnu... Toutes mes capacités de raisonnement fondent comme une glace au soleil. Mais mon âme ne peut pas faire face et se dérobe derrière un nuage voluptueux de mille pensées... ***Mon éthique suprême disparaît vulgairement.***

Je parts envahir langoureusement ma bulle rédemptrice d'une luxure désobligeante... Je vais me blottir dans ce que je sais faire de mieux... Un seul souffle me guide, celui qui me connecte à « Toi ». Je quitte ce monde des vivants et plonge dans celui de tes pensées. Toute mon essence se laisse aller à de violentes rêveries. Pour Toi, Je lâche prise, et seul mon corps reste maintenant à découvert, impuissant mais existant... Je jette le meilleur de tout mon être dans la terre brûlée de ton regard. Oui le tien. La vision de ton visage presque angélique m'émerveille, jusqu'à en brusquer tous mes sens. Ma tête implorait face à cette souvenance passée, rendue plus présente que jamais. Elle émane de mon esprit endormi, comme une jouissance. Je sens une envie folle se noyer le long de mes reins. Émotion spéciale. Je te revois là, survolant mes moindres méditations. Je revois notre première rencontre dans cette boîte de nuit, ce lieu public que j'aimais tant, réservoir de toutes les âmes perdues des environs... Paradis perdu...

“Décor anthracite, sièges noirs, plafond bleu cerise, bar couleur alu... Je revois les couples arriver comme des essaims d'abeilles sur la surface d'un pot de miel. 18 ans et plus, et âmes sensibles interdites. Soirée contre sens à l'éthique. J'adore cet endroit. Je passe brièvement en revue tous ces regards perdus qui se dandinent sur la piste de danse. Les corps se frôlent, semblent se poursuivre dans un incessant ballet techno. Je les observe assise au bar, un verre de Whisky sans glace dans une main, une clope dans l'autre. Et j'adore ça. Je m'imprègne de cette foule, comme je fais partie d'elle. Je me donne à toutes ces odeurs, à toutes ces couleurs qui clignotent. Je suis là et j'adore ça. Mon regard balaie d'une traite la piste qui grouille d'un monde seulement « Mortels ». Eux prennent du plaisir et moi j'en prends aussi.

Mais là s'en m'y préparer, ma stature se fige. Je ne pense plus. Je guette. Mes yeux s'arrêtent sur ton déhanchement rythmé par la musique. Toi, Toi, face à lui. Mon cœur me questionne. Je ne sens envahie. Je ne veux plus aller ailleurs. Je ne pense plus à rien. Je m'allume une énième cigarette. Je te laisse éblouir mon regard sans montrer ma curiosité. Je te laisse entrer dans ma tête. Je laisse mes désirs entrer en toi. Et ce n'est qu'Après quelques tours de pistes, que je te vois tourner la tête dans ma direction. Devines-tu ma présence ? Mes yeux se plantent dans les tiens avec une insistance insoupçonnée. Les minutes défilent. Je passe mes doigts dans mes cheveux. Mes envies commencent à se lâcher dans un tourbillon irraisonné, et après avoir aidé ma cigarette à se consumer entièrement, je me lève. Je te rejoins sur la piste, poussée par cette hardiesse qui me caractérise. Je te regarde Toi. Tu ne t'y attends pas, et sembles ne pas comprendre. Je le regarde Lui. Il ne s'y attend pas, et semble me comprendre. Il me sourit. Porte ouverte... Je me glisse entre vous. Tu continues à bouger. Je laisse mon bassin s'approcher du tien. Je t'attire vers moi avec la douceur de mes gestes. Lui, Je lui tourne le dos. Je l'oublie. Je ne veux pas perdre de temps. Je veux te découvrir de plus près, et mes mains dessinent tout en douceur la cambrure de tes reins. Je ne te touche pas. Tu n'es sûre de rien, je m'en rends bien compte, mais tu te

laisses faire sans te soumettre et j'adore ça. Tu apprécies cette dévotion que je t'accorde. Je soudoie tes sens pour mieux en récolter les plaisirs. Je ne suis pas que de chair.... Je veux donner vie à mes désirs, comme si je voulais sculpter une estampe précieuse au ciseau sur ton corps d'airain. Tu me regardes. Noisette. Le temps se perd. L'ambiance reste tamisée, embrumée par l'épaisse fumée de cigarette qui nous encercle. La musique tonne... Je sens ton odeur. Mon souffle parcourt ton cou que je dégage délicatement de mes doigts fins. Je relève tes cheveux clairs. Je me surprends à approcher mon visage de leur texture. Je te sens, comme un fauve reste, d'instinct, attiré par l'odeur envoûtante du Sang. Il s'en imprègne, il la suit sans relâche. Et moi je m'imprègne de mon besoin de te toucher, de te sentir, de te goûter, de te découvrir sous ton apparente Sagesse que je crois décerner en toi. J'effleure d'un baiser la chaleur de ce cou désirable, comme si je touchais un objet précieux et fragile à la fois. Ta peau chaude est empreinte de volupté.

Je n'oublie pas non plus ce vieux mur de briques faisant parti du décor. Celui qui sépare le bar des toilettes, celui où je t'ai entraînée d'une traite. Ce mur contre lequel j'ai adoré te plaquer sous l'emprise de tout cet alcool bu qui se diffuse dans mes veines. Quel délice... Je m'agrippe à tes mains, collent mes paumes contre les tiennes. Je capte ta chaleur. Je m'amorce...Je remonte tes bras vers le haut, les écartant de la droiture de ton torse. J'aime observer cette croix que tu dessines ainsi. Ma poitrine se positionne droite et fière très proche de la tienne. Mes mains te quittent. Tu ne bouges pas. Tu ne sais pas. Je t'observe. Mon cœur craque trop près du tien. Le regard des gens, la musique, les décibels, l'odeur de cette salle, tout nous rapproche. Je me sens revivre.

Je me souviens de ce petit sursaut qui a fait trembler le haut de ton corps. Celui qui m'a fait comprendre le reste. Ma peau sur la tienne y trouve un pays que j'ai hâte de vouloir découvrir. Je décide alors de te soumettre à mes envies. Mes mains sont bien entraînées... J'y vais...

Je plaque encore plus fort ma force contre ta naïveté qui commence à s'envoler. Je ne te laisse aucune possibilité de fuite. Là, je glisse l'une de mes mains entre la dureté du mur et le moelleux de ton dos presque enfantin. Je suis une arme, je suis chargée... Je passe mes doigts sous la fine texture de ton haut habillé, et pose avec assurance la surface de ma main froide sur le plat de ta peau dorsale. Tu te tends sous l'effet inattendu de « mon » froid sur « ton » chaud. Je partage ma fausse pudeur, et remonte doucement le long de ta colonne. Je frôle l'attache de ton sous vêtement. J'adore ça. Je ne bouge plus. Je ne me dérobe plus. Je te regarde. Je te sens. Je te vole... Je presse mes phalanges sur le rebondi tendre d'une de tes omoplates et m'y accroche avec ferveur. Là, ma main restée libre s'agrippe à ton bras nu, je le saisi. Il frissonne. Je remonte vers la surface de ton épaule. Mes doigts ensèrent doucement sa forme arrondie, et empoigne la circonférence toute entière de ta nuque chaude. Tu te redresses sous l'effet de ce bien être singulier. Ton souffle prend le pas sur le mien, tes yeux se ferment... Tu murmures à mes oreilles. Tu n'attends qu'un signe de moi. Je décide alors de planter mes yeux virulents dans les tiens. Tu ne me lâches pas du regard, comme si tu comprenais enfin que mes réactions demeurent imprévisibles. Mes poignets quittent ton corps pour s'agripper à l'élasticité de tes hanches. Tendre Peau. Vive les spectateurs, les grondements des basses et mes pensées perverses.

Et d'un geste vif, je te surprends. Tendre Femme. Je te retourne toute entière. Je ressens la masse de tes seins se jeter avec impertinence contre ce vieux mur que j'aime tant. Je saisis tes poings fragiles et les remonte à nouveau...

tout en lentueur. Une, deux, trois, quatre secondes... J'aime observer cette croix que tu dessines ainsi. Je m'avance presque sur toi. Je presse le plat de mon sexe contre l'arrondie de tes fesses. Mes épaules viennent épouser l'arrièrre des tiennes sans ménagement. Ici ça devient chaud, c'est l'enfer. Ça commence à me plaire... Mon corps n'épargne pas le tien. Je vois ton front chaud. Tu baisses la tête dans l'attente de l'inconnu. Il touche la froideur de cet obstacle d'aspérité. Je sens ta respiration qui te traverse avec difficulté. Le mur est dur et je le deviens aussi. Tu ne me contredis pas. Je laisse mon esprit s'évader encore plus loin. Je passe mes mains sous ce vêtement qui te sert de haut habillé. Je goûte la chaleur de ton organe épidermique. Je matte mes élans. Je savoure l'existence presque imperceptible de plusieurs grains de beauté plantés ça et là. Mes doigts jouent avec. Je laisse le temps prendre son temps. Et d'un coup sec je décide d'ouvrir l'attache de ce soutient gorge qui me gêne au plus haut point. Ta peau se délecte de cette liberté enfin retrouvée. Tu sursoutes et veux faire un pas en arrière. Non, Non... Je te retiens. Je suis là. Et tu ne t'en sortiras pas comme ça. Je sens ton corps qui commence à vouloir se rebeller. Qu'à cela ne tienne. J'adore ça. Je ne te perds pas et ne fais pas marche arrière. Tu ne veux pas, mais je me débarrasse en deux coups de ce putain de sous vêtement qui m'exaspère. Je fais glisser ses bretelles le long de tes bras, et tire sa base vers ton ventre, le jette à terre. J'adore ta douce pertinence, et sans aucune gêne, je viens par derrière encercler de mes deux mains, la surface chaude de tes côtes, juste sous la base tracée de tes seins arrondis. Je décide volontairement de les laisser libres de leur pointage... Je ne les touche pas. Un grognement de surprise s'éjecte de ton corps. Je ne l'entends pas, mais je le sens jaillir de ta gorge. Je suis pleine comme une batterie que l'on vient de recharger. Je suis pleine et n'ai pas l'intention de me vider comme ça. Mes dents se rapprochent de ta nuque presque découverte et je veux mordre ta peau gracieuse avec ferveur. Je le fais. Tu n'apprécies pas et veux te retourner. Oups... Je me presse encore plus fort. Mes mains remplies de ta peau féminine se sentent complices de mes moindres envies. Tu veux te débiter. Les nouveaux arrivants nous regardent avec curiosité. Tu sembles détester ça, mais je m'en fou. Je ne bouge pas. Tu es callée. Je profite de ta faiblesse. Et d'un coup sec, j'écarte l'une de tes cuisses avec mon genou décideur, là debout. Je calle mon pied près du tien. Hors de question de passer outre mes envies. Avant que l'ombre ne s'abatte à mes pieds, je libère tout doucement l'une de mes mains pour l'autoriser à venir caresser ton ventre jeune, légèrement rebondi. Là, ma tête s'enflamme. J'ai peut-être peur, mais je n'y peux rien, car Mes doigts te cherchent et descendent encore et encore... Je quitte ce ventre... J'ai tout gagné. Je ne mime pas. Tu cherches à te retourner. Tu ne veux plus être à la merci de tous ces gens. Ta gêne m'excite. Tu me parles, mais je ne t'entends pas. La musique gronde. Je décide de te laisser dans cette position plusieurs minutes. Je veux qu'on te regarde. On te regarde. La musique tonne. Hors de question de rester au point mort... Mes doigts ont soif... Je les glisse vers ton sexe protégé dans ton pantalon fin. Je prends mon temps, malgré l'empressement qui veut prendre le pas sur ma raison. Je veux m'alanguir sur ta douceur. Je ne presse pas mon geste. Je glisse doucement mes quelques doigts vers la soierie de ton sous vêtement. Mes phalanges se couchent

en dessous, comme l'on se couche sous une couette protectrice. Et je descends, descends, jusqu'à ce que ma main toute entière disparaisse entre tes cuisses, plombée contre ton entrejambe que je découvre enfin. Je savoure la texture soyeuse de ton sexe. Je ne bouge plus et ferme mes yeux. Je t'embrasse le cou s'en même m'en rendre compte. Ma paume est plaquée sur tes lèvres cachées. Je les trouve suaves et accueillantes. Tu ne bouges plus. As-tu l'Âme inerte maintenant ? Moi, je pénètre ton monde sans même te demander la moindre autorisation, et j'adore ça. Tu veux fermer tes jambes, mais mon pied redouble de force pour te maintenir ainsi debout face au mur. Mon armure se fend. La beauté de ce moment, vaut mille années de mes guerres de solitude. J'ai envie de pleurer, mais ne le fais pas. Je retire délicatement ma main de cet endroit chéri. Le bout de mes doigts est humide, et j'adore ça. Je les guide vers ma bouche... Je te goûte et apprivoise ton odeur. Je frémis. Le monde afflue, des regards se collent sur nous, mais je ne t'épargne pas...

Je te retourne enfin face à moi, et me fais violence pour ne pas happer ta langue dans ma bouche requérante d'une douce sensation juteuse. J'attends. Le bout de mes lèvres se faufile très légèrement sur la peau fragilisée de ta nuque. Je laisse le temps prendre son temps. Rien ne nous presse, si ce n'est cette impatience que je viens de capter au creux de ton sexe. Puis instinctivement, après une poignée de minutes que je considère suffisante, je décide de dessiner ma bouche délicatement sur la tienne. Mes lèvres te caressent et j'adore ça. J'aspire ton souffle liquide que je fais mien... Premier baiser... Ta gêne disparaît. Nos saveurs se goûtent dans une moiteur électrique, me piquant avec intensité le bas du ventre. Encore plus de musique... Je jette un regard furtif en arrière. Je le vois Lui qui t'accompagnait. Je le vois Lui, me lancer un sourire. Je le quitte du regard, et me consacre à Toi encore et encore. L'envie te faire l'amour m'étreint dans un aperçu d'Éternité. Nos désirs s'estampent subtilement, et nos corps les calquent avec passion. Tu es devenue la transition parfaite du véritable moi, au coin d'un bar, au milieu de la nuit: Toi la femme qui percuta ma vie de plein fouet..".

Mes rêveries amoureuses me bercèrent dans un univers enneigé d'un bien-être idyllique presque enfantin. Je plane, émotive comme jamais. Le monde semble tourner rond, mais je sens venir en moi une crainte imminente comme celle de ces petits crabes qui vous grignotent le cerveau. Emprise...

Je reprends mon souffle, décrispe mes mains, mais ne peux rouvrir mes yeux sous ce bandeau qui persiste de sa présence sur mon visage. Les ongles enfuis dans ma chair se décollèrent très lentement de ma peau, mes épaules cassées s'aplatissent plus profondément. J'entends la résonance rassurante de ma respiration tonner dans mon thorax. Mes pensées avalent le temps comme un gamin avale un petit pain. Je ne comprends pas. Je ne sens plus ce parfum. Pas un bruit... Cet autre avait disparu de ma sphère avec son arme qui ne me maîtrise pas encore. J'ai envie d'une cigarette, mais je comprends après plusieurs minutes, que je reste seule, cloîtrée dans cet endroit qui ne me quitte pas...

L'air empeste, et une odeur de désinfectant très dense me pique le nez. Surprise, un goût de fer inonde ma langue d'une sueur amère.

Ce ne fut qu'après quelques minutes que je me rends compte que mes lèvres saignent. L'ampleur de mes pensées semble telle, que je ne me suis même pas aperçu que l'on m'avait extirpé cette parcelle de tissu humide de ma bouche pâteuse. Plus de chiffon. Je peux maintenant crier, me

décharger de cette mascarade grotesque... Hurler au monde que j'existe, là quelque part au milieu de je ne sais où, mais quelque part sur cette putain de planète. Mais Je ne le fais pas, comme si tout mon être se noyait sous cette autorité maltraitante. Avec gourmandise je passe délicatement ma langue sur les rebords humides des commissures de mes lèvres, puis soudain une envie brutale germe en moi; un pur désir "masturbatoire" humecte mes sens. Onanisme... Orgasme... Voilà les mots que je préfère sans doute le plus dans ma vilaine existence. Je désire empoigner mon sexe à pleine main, le dévorer de mes doigts, l'inonder de cette sensation qui rend mes agissements totalement incontrôlables. Ma main, prête à m'accorder ce plaisir, stoppe son élan, suspendue en l'air au niveau de la pliure de mon coude. Je comprends encore une fois que mes liens font toujours partis de cette réalité non virtuelle. Mon poignet retombe avec lenteur sur le parterre sale. L'envie inassouvie commence à me perdre... Je me dépossède de mon sang froid. Je ne suis plus la reine tant aimée que je fus jadis... Je ne compte plus les minutes, je ne compte plus les heures qui me séparent de toi pauvre mortel, pauvre con qui s'autorise à me posséder avec une telle mysticité... Un grand bordel naît dans ma tête, amassant sans le vouloir tous mes pires cauchemars, toutes mes plus hideuses pensées, surtout celle où je réalise être l'esclave d'un besoin d'une domination maladive. Je me déteste...

4

C'est alors que la tranche froide et sévère de mon âme se confond avec celle de tes pensées... Je me raccroche à Toi pour mieux te survivre...

Qu'il en soit ainsi, je sens maintenant le souffle de l'Ange...

"Nous sommes assises nues l'une en face de l'autre, toi attachée fermement au pied de notre lit, par jeu sans doute. Toi, apeurée en ce beau jour ensoleillé de printemps. Apeurée par mon regard que tu ne reconnais plus, apeurée par la vue de cette lame de rasoir étincelante que je maintiens fermement entre mes doigts. Moi, je m'amuse à la faire briller, la laissant danser au contact du rayon de soleil qui nous arrive de la fenêtre, au dessus de ta tête. Ma main voltige. Je revois la douceur de ton visage angélique, délicieusement angélique... Je te revois blottie dans mes bras, Toi qui te donnes à moi avec la plus grande des convoitises. Mais tout cela ne me suffisait probablement pas... J'en voulais toujours plus d'ailleurs... Je voulais sonder d'autres pratiques, m'immiscer encore plus profondément, être la seule à te faire ces horribles choses que je trouvais tellement délicates. Je t'observe. Tu restes plantée face à moi, à genoux le dos plaqué contre l'un des pieds métallique de notre lit, les mains retenues par une chaîne que j'avais pris soin de cadenasser derrière ton dos. Tu me parles mais je ne t'entends plus, tu pleures et j'ai envie de rire. Mes envies sont en pleine ébullition. Tu me supplies d'arrêter, égarant un flot de larmes sur le bois ciré du parquet luisant. Rien ne me retient, puisque tu ne peux pas fuir. J'approche doucement la lame acérée vers Ton cou puis sans attendre, c'est avec détermination privée que je la presse sur la finesse de ta peau soyeuse. Je l'enfonce délicatement dans ta chair si tendre, ignorant ces horribles cris évadés de ta gorge. Un trait

vertical, net, précis... voilà ce que je prends jouissance à dessiner cette fois-ci... Mon tracé descend le long de ta gorge, sillonne le grain de ta peau, s'évadant doucereusement entre tes seins fuyant jusqu'au nombril... Je donne accès à ton sang sur le monde extérieur. L'hémoglobine fraîche et aqueuse se jette sur mes doigts, sur mon visage, sur mon corps nu tout entier. J'ai la fièvre dans le sang... Et c'est à ce moment là que je perds la dernière goûte sensée de mon organisme... Mon cœur stoppe.

Tes hurlements compressent ma lucidité jusqu'à la faire disparaître sous ce masque de mon visage. Je deviens celle que toute ma vie je refoulais sans cesse. Celle que je suis vraiment... Ton sérum de vie écarlate s'épanche grossièrement, coulant sur mes mains, s'incrustant dans le moindre sillon de ma peau, inondant sur le paquet. Ta blancheur disparaît sous ce rouge clandestin que j'admire tant...

Je suce mes doigts un après l'autre sans la moindre honte. Une odeur chaude, acre et terriblement vivante embaume l'air d'une forte intensité, je te découvre enfin. Et c'est là le plus beau cadeau que tu me fais. Je viens de briser ton cœur en te laissant pensif. Tes yeux me parlent, mais je ne les comprends plus. Tu me fais changer d'air, mais je ne veux pas être comprise. Ta force de vie s'évade dans l'espace qui nous entoure. Tu ressembles à une merveilleuse poupée toute colorée de rouge et de blanc, brisée par le paroxysme de la douleur. Le poids de ton corps sans vie vient s'échouer dans mes bras, irisant mon âme de toutes les nuances teintées de ce rouge qui se libère de tes entrailles..."

Qu'il en soit ainsi, j'entends maintenant le murmure de l'Ange...

Ma nuque me fait mal en se braquant nerveusement contre toute attente. Je ne veux plus me souvenir de cette histoire, de ce cauchemar continu, mais mon agressivité masquée persiste. Je secoue mes bras et mes jambes comme je le peux pour ne pas perdre toutes sensations. Des chatouillements avalent mes membres avec délectation. J'ai plus que soif. Je me rends compte que je transpire par cette douce odeur émanant du col de mon chemisier. Mais ce que je crains le plus au monde était en train de se produire. La porte s'ouvre à nouveau. Sans m'y préparer, mes tympanes s'alimentent de bourdonnements précis, sournois, réguliers. Mon cœur se calme sans se poser de problèmes. Ma poitrine stabilise ses mouvements brusques, mon esprit fait comme si tout allait mieux. Excuses moi, je saurai me débrouiller toute seule, alors viens, viens à moi pauvre Con...

Je suis persuadée d'une mort imminente, et mon amour pour la vie se gonfle prodigieusement.

L'air saturé d'une forte odeur javellisée me pique les poumons tout en restant mon meilleur allié...

Je respire doucement, puis peu à peu, les barreaux dorés emprisonnant ma soumission bestiale, s'ouvrent naturellement encore et encore pour libérer mon essence unique. Ici reste plantée la sordide vérité que je comprends sans mal. Quelqu'un revint...

Je perçus un susurrement de voix suivre sa venue.

5

Il s'avance d'un pas amorti, déterminé. Des pas se figent tellement près de mon visage que la poussière vole, retombant comme une pluie sur ma peau transpirante de mépris. Aussitôt ma tête bascule instinctivement dans leur direction. Mon cerveau cuit. J'attends de recevoir le coup de grâce. Mais celui-ci ne se manifeste pas comme je prévis, et

une stupeur vive et cruelle me percuta de plein fouet. Le loup venait d'entrer, mais un autre suivait... Un soupir s'évade de mon thorax. Mes quatre membres étirés, se tendent machinalement. Je me prépare au pire. Absence totale de sentiments. Je dois me faire violence afin de rester sur terre. " *Besoin d'aide ?*" lançais-je, cinglant l'air d'une voix insolente.

Ma gorge brûle. Étais-je au ciel ou en enfer? Étais-je condamnée ou condamnable? Inévitablement j'aurais pu léguer tout ce qui m'appartenait pour abrégé mes souffrances, car personne n'était fait pour tenir un rôle pareil avec tant de ferveur. Aller voir ailleurs, me libérer de mon corps à tout prix et conserver mon âme comme un trésor... Ma tête tambourine. Elle commence, contre son gré à se nourrir des crissements aigus d'une peur à peine contrôlable. Des carillons horribles viennent jouer 'Une musique' dans ma cervelle, celle des hurlements que plus tard je pousserai...

La porte se referme. Nous étions 3 dans cette antichambre de l'enfer. Je reste pétrifiée par une angoisse mortuaire, comme celle des nuits de veilles qui n'en finissent plus. Plus un bruit, plus un murmure... Je suis en train de comprendre que mon destin se colore d'un noir indélébile, tel un tracé épais recouvrant la blancheur d'une toile. Et malgré toutes ces heures d'attente, je désirais plus que tout fuir ce corps qui ne savait plus où il allait s'abattre. Avec cette violence familière, ma respiration énerve mes poux. Pieds et poings liés, mon esprit en redemande... Mon conscient pénétrable se glisse dans un présent plus tenace que le reste des malheurs du monde. Mes avant-bras me torturent. Mais je veux encore une fois craindre la douleur. Je dois puiser au plus profond de moi, de mes souvenirs pour ne pas baisser les bras, pour ne pas me rendre. Je soutiens mon âme avec le peu de force qui me reste. L'amour, je ne me raccroche finalement qu'à ça. Les secondes passent comme un souffle luciférien. J'attends d'être la proie la plus délicieusement enragée. Qu'attendaient-ils de moi ? J'ai l'impression de me battre contre une illusion. Un craquement d'allumette casse soudain l'air nerveusement, et le bruit d'une cigarette incandescente me semble très proche. Je sens la fumée s'évaporer comme un nuage au dessus de mon visage, se laissant subtilement aspirer par mes narines. Je ne bouge pas. Je me délecte de cette nicotine qui me manque tant et je finis par me noyer dans le silence de cette lutte perdue d'avance.

Les quelques minutes de répit dont je profite, défilent comme une course contre la montre. Malgré toute la perfidie de ce combat, mon corps entier sursaute lorsque des mains indésirables arrachent brutalement les boutons fragiles de mon chemisier. Je veux me jeter à terre, je veux crier, je veux tuer, mais aussitôt une poigne solide vient se plaquer sur la surface de ma bouche. Je me débats, et l'écrasement des cordes sur les plaies déjà ouvertes de mes poignets, me scie le cœur en deux. Mes bras essayent en vain de se détacher de mon torse, comme s'ils vivaient en inéquation avec moi-même. Absence de sentiments.

La pression sanguine se déchaîne dans mes artères sous l'effet de la douleur.

Ma tête se jette violemment en arrière, s'enterrant encore plus dans la dureté du matelas. Je tente d'atteindre un monde parallèle, voulant simplement rejoindre le chemin de ma vie qui est entrain de s'évaporer. " *Espèce de salauds*" marmonnais-je entre mes dents serrées... Je

veux prier, mais ma colère rend abominable toute forme de croyance. Une larme coule le long de ma tempe, pour venir s'écraser sur la crasse du sommier. Mon ciel s'obscurcit. Mon corps est à la merci du pire. J'ai besoin de toute la vitalité de mon âme, comme Dieu a besoin de celle de ses fidèles pour exister. Ma poitrine découverte se sacrifie à la merci de mains baladeuses. Une patte grossière s'appuie lourdement sur la rondeur gracieuse d'un de mes seins, et son extrémité durcit au contact de cette fraîcheur. Je suis malaxée, déformée, rabotée comme un vulgaire morceau de bois.

L'encéphaline de mon cerveau me sauve d'une démence certaine en laissant mon organisme prendre le dessus.

Mon corps en a assez de s'ennuyer... Il s'immisce dans des souhaits qui ne correspondent pas à ceux de mon cerveau. Un frisson bouscule mon sexe et un éclair transperce mon ciel.

Des bruits de pas nerveux, des murmures continuels me plongent dans un vide infini.

Je ne fais pas l'effort d'écouter les crissements réguliers qui se rapprochent de moi. Le grincement de cette maudite paire de ciseaux retentit comme un cri strident à mes oreilles. Quand je le comprends, mon estomac se contracte violemment et j'ai envie de vomir. J'essaye en vain de soulever ma nuque, mais elle s'écrase sous la pression trop forte de cette putain de main qui la domine. Et là, ma vessie se vide honteusement au contact brutal de la froideur de ces lames plaquées sur la chaleur de mon bas ventre, inondant mon entrecuisses sans me concerter... Le haut de mes jambes se réchauffe sous l'effet indésirable de cet écoulement humide, qui en imprègne aussi la surface ronde et écrasée de mes fesses. Mes yeux se révulsent sous mes paupières cachées. Cet outil de torture se glisse sous la ceinture de mon pantalon, se couchant de tout son long sur mon derme fragilisé. Il entame sa besogne sur la toile de mon pantalon, découpant précisément un tracé allant du premier, puis au second jusqu'au dernier bouton de la fermeture. Des poignets me tiennent fermement l'abdomen afin de m'éviter de bouger au maximum. Des gémissements étouffés s'évadent de ma gorge profonde. Je sens le tissu se décoller de ma peau centimètre par centimètre, et l'odeur âcre d'urine mêlée à ma transpiration s'évapore, libérée au dessus de mon bassin.

On me maintint immobile, pour pouvoir se jouer au mieux de mon corps à demi nu. Je deviens un jouet cassable en proie d'un esprit malsain, très malsain... Mon cœur grogne lorsque j'entends les déchirures successives torturer ce qui me reste de dignité. Il n'attend qu'un signe de répit. La parcelle d'étoffe protectrice de mon sexe finit par disparaître complètement, laissant l'air tiède de la pièce, survoler la surface de mon intimité transie. Je maudis la terre entière, mais ma situation haïssable se maîtrise quand un souffle inattendu parcouru les racines de mes cheveux trempés de suffisance. Quelques secondes s'écoulaient avant que des lèvres hasardeuses osent me frôler le front, y déposant un baiser furtif. Aussitôt, sans espérance, la main lourde emprisonnant la largeur de ma bouche, se décolle très doucement de mes lèvres meurtries. Pas un mot, mais une agitation spontanée autour de moi. J'entends les pas de "ces terroristes" s'éloigner en direction du mur derrière moi. La serrure crisse, un bol d'air s'engouffre dans la pièce; *un, deux, trois, quatre* secondes, suivies d'un grincement en deux temps m'annonçant que la porte se referme. Egon Schiele est le seul nom qui percuta à cet instant mon esprit.

Je suis peut-être morte.

Un long moment condamne ma solitude, laissant les minutes s'enchaîner sans que personne ne se préoccupe de moi, puis le barillet grince à nouveau comme un appel au secours dans ce silence perturbant. J'entends des pas sourds revenir à moi. Je n'en peux plus d'avoir peur. Le détail des battements de mon cœur m'emmène au bout d'un déraillement sans limite. Le diable entre, marquant au fer rouge la cassure de mon avenir. Je ressens tout mon corps se paralyser par cette venue sardonique. L'instinct me plonge dans les Abymes d'une fin inévitable. La porte ne se referme pas, et un zéphyr protecteur entre effleurer mon corps presque nu. Mon cerveau m'ordonne de me lever, mais mon tronc, bloqué ne permet qu'à ma nuque de se soulever de quelques centimètres. Je secoue violement la tête pour me débarrasser une fois encore de ce bandeau qui me rend folle. La terre tourne mal. Je suis le ciel, il est l'Enfer, mais il ne me reste plus assez de courage pour contrer ce manque d'Amour. Je sens sa présence planer au dessus de mon visage et j'attends un contact. Celui-ci se produit lorsque j'affronte la violence de mes pensées avec peine et douleur. Une main se pose avec légèreté sur le plat de mon front humide, sa peau caresse ma joue. Je suis surprise par une humidité particulière s'épanchant sur ma peau. Ses lèvres frôlent les miennes, y déposant une saveur salée qui recouvre ma colère. Pleure-il? Son visage s'éloigne du mien. Je ne veux plus me débattre, restant immobile, les bras plongeant vers la poussière du sol. C'est alors que je devine ses doigts danser sur la surface planante de mon cou, découvrant ma carotide des cheveux qui s'y collent. Lentement les bouts discrets de ses phalanges jouent sur ma peau nue, s'évadant sur les os saillants de mon sternum. Puis sans prévenir, sa paume se plaque avec adhérence sur la rondeur d'un de mes seins. Ses doigts l'enserrent. Tout mon être perd pied sans que je puisse intervenir. Mon buste se raidit machinalement, et ma bouche ouverte capte l'air avec difficulté. Je tremble.

Lui s'affranchit de ma douceur, de mes secrets, de mes envies dans toutes leurs intégralités. La nudité de mon corps semble aborder ses désirs avec une fougue incompressible. Sans laisser l'attente nous éloigner l'un de l'autre, ses lèvres pernicieuses se posent sur les miennes. Sa langue me cherche. J'ouvre la bouche. Cette langue me trouve. Sa salive salée m'apprivoise. Ma résistance disparaît. Ma poitrine est en attente de caresse. Aussitôt ses mains se réunissent, complices, autour de ma nuque agitée, l'empoignant entièrement. La chaleur de sa peau m'appâte. Mon monde s'écrase sur le sol vil et audacieux d'une volupté invouable. Nos langues se mêlent. Nos respirations prennent de l'Altitude. On décolle. Moi pauvre carcasse meurtrie, je n'ai plus de choix, puis avec la plus grande innocence j'évacue un "encore" entre deux soupirs. Nos cieux se clarifient au delà de toute tempête connue. Lui illustre l'image complexe de mes envies les plus refoulées. Ses mains quittent mon cou pour venir gambader sur la peau sensible de mon abdomen. Mon bas-ventre s'avoue fébrile. Sa bouche descend langoureusement vers le chemin doux et délicat de mes seins. Puis elle les enveloppe un après l'autre de baisers déroutants. Sa langue arrose la dureté de mes tétons d'une humidité novatrice, jusqu'à en provoquer un tiraillement vulgaire

au creux de mes entrailles. Instinctivement je veux encercler sa tête de mes mains encore liées, presque sous l'éprise d'une certaine affection que je redoute. L'envolée de mes poignets se dessine dans l'espace, puis stoppe, suspendue à quelques centimètres de ces baisers nourriciers qui continuent leur route sur la surface de mon abdomen. Je ne sens plus mes bras. Je ne peux ni voir, ni repousser, ni caresser. Je ne peux que ressentir cette sensation grandissante d'un bien-être affluant sur moi. Ma vue emprisonnée laisse l'intensité si délicate de ses contacts charnels décupler en moi. Je ne me reconnais plus. Je n'éprouve plus ni honte, ni peur, ni même cette haine que quelques heures plutôt je nourrissais avec la plus grande hargne.

Mon cœur frappe ma poitrine d'un rythme démesuré, ma gorge s'assèche. Tarissement total. Mes genoux se mettent à grelotter comme si la température de la pièce venait de chuter. Mes doigts se nouent autour des cordes qui me protègent de mes propres élans... Maintenant mes envies prennent formes... Maintenant le feu qui me calcine réchauffe ses certitudes... Maintenant mon corps lui appartient... Maintenant mon âme rejoint la sienne... Maintenant je suis vaincue, il est gagnant... Il veut me découvrir, quoiqu'il arrive, quoiqu'il advienne. Il me veut et m'a telle une enfant prête à exécuter les moindres désirs d'un parent tortionnaire. Et oui je le savoure comme si la meilleure des gourmandises se présente à mes lèvres connaisseuses. Pas besoin de le guider, pas besoin de lui parler. J'ai l'impression de le connaître depuis toujours. Sensation excitante et illégitime à la fois. Ma respiration cadence mon buste de mouvements convulsifs et réguliers. J'exige qu'il me comprenne. Mon cœur fond à l'intérieur de moi. Le sang coule dans mes veines se dirigeant puissamment vers l'esplanade sensible de mon sexe. Son corps bascule. Il touche mes genoux, et s'abat là entre mes cuisses. Mon monde renaît. Ses deux mains captivantes descendent de chaque côté de ma taille, lentement pour s'agripper solidement à la toile décharnée du reste de mon pantalon.

Mon corps entier se raidit lorsque sa bouche atteint le pourtour de mon nombril dévêtu. Je sens la force de ses mains retenir les soubresauts involontaires de mon bassin. Mon entrejambe se réchauffe, consumé lors de cet autodafé programmé. De l'attente naît une envie toute féminine, nécessaire, et si particulièrement désirée. Mon bas ventre se braque et le monde qui m'entoure ne compte plus. Il ne reste que lui et moi dans ce silence nourri de mes gémissements meurtris. Lui joue de toute la souplesse de sa langue sur le rebord de ma cicatrice nourricière, puis sévèrement, y plonge son extrémité, captant l'intensité de mes désirs. Mon moi profond évacue un gémissement de plaisir. Lui a la fièvre dans le sang. Il est fait pour moi. L'odeur encore fraîche de l'urine échappée de mes entrailles ne le rebute pas. Au contraire, elle conduit sa bouche vers le point précis où mon âme exige d'être suppliciée. Au mon Dieu, je n'attends plus de sentiment, et mon ciel se taillade lorsque l'impétuosité de sa langue guide ses mouvements au delà de toutes mes espérances découvrant mon sexe en émoi. Et là, le diable se noie entre mes cuisses, dans mon caveau secret. Il est là, je le sens succomber. Sa solitude se fait mienne, je ne veux plus qu'il m'abandonne. Il s'enferme dans ma bulle et me boit de tous mes cris expirés. La violence de cette bouche dévastatrice se calle sur les rythmes réguliers de mes inspirations massives. Puis doucement cette valse buccale se fait plus lente encore pour mieux m'en faire apprécier une sensation de dépendance. Je

veux crier, hurler cette volupté qui m'envahit. Son organe goulou me lape les sens. Je veux encore plus de douleur, de souffrance malsaine, je veux plus de torture morale, je ne veux plus aucun contrôle, comme en ces guerres qui ne se terminent jamais... Ma gorge brûlante comme le reste de mon corps, éjecte un cri profond emporté par un écho souverain. Mon sang se bouscule dans tout mon être pour venir se réconforter à l'endroit même de toute cette attention offerte.... Audacieusement cette langue ouvre avec passion l'espace vide de mon corps tant convoité. Je la sens plonger en moi, et une chaleur bien ambiguë me monte à la tête. Plus aucun membre de mon corps ne m'appartient. Les élans de mes râles disparaissent sous l'influence d'une attente particulièrement abjecte. Silence... Sa bouche infernale se cache, se promène, cueillant le moindre frisson de plaisir, là, sur la surface tiède de mon orchidée rafraîchie. Je pars franchir ce point de non retour avec lenteur et certitude. Son sentiment de puissance a raison de moi. Je le franchis... Mes poings se ferment, le bas de mes reins se crispe quelques secondes éternelles, l'air n'alimente plus mes poumons et un incendie vivace vient brûler l'intérieur de mes viscères. Le sang se déchaîne violemment à l'intérieur des chairs de mon vagin. Émotion ancrée, arrimée au port d'une sensation douce et violente. Tous ces plaisirs se réduisent au final en un feu d'artifices si plaisant à regarder.

7

Le temps s'arrête.

La chaleur renaît en moi. Un doux soulagement semble maintenant connecter tous les filons sanguins de mon organisme à mon cerveau. A ce moment précis, ma fluidité corporelle toute entière se pointe désespérément vers les certitudes de ma cervelle. Mon inconscient se brise en mille demandes d'une survie inévitable. Je quitte ce monde clandestin, fruit de mon esprit déjanté, brisé entre la réalité et la fiction. Mon corps se bat pour exister à nouveau. Mes forces se manifestent en une libération inévitable. Elles remplissent mes veines d'une décharge vive et chaude. Mon conscient se ranime d'une vigueur presque inespérée. La vie ne veut pas m'abandonner.

"Connections... Je vois cet ange planer au dessus de mon corps comateux. Je reconnais ce visage, c'est le tien. La plénitude que je ressens maintenant autorise mon cerveau à venir se brancher sur l'électricité positive diffusée dans l'atmosphère. Je te laisse t'envoler... et moi je me réveille enfin."

Quelques poignées de minutes s'écoulent avant que je me rende compte que mes yeux peuvent s'ouvrir. Je déplie péniblement mes paupières. Je ne bouge pas. Je suis couchée dans un lit douillet, mais la blancheur presque éclatante de la pièce me trouble. Un long néon blanc fixé au dessus de ma tête, me dérange et mes pupilles doivent s'adapter quelques secondes à cet éclairage brutal. J'ai mal et je veux me concentrer avec précision sur les formes floues et grisâtres que je distingue. J'arrive enfin à visionner les moindres détails de ce qui m'entoure. Une petite armoire d'apparence métallique se tient droite en face du lit. A son côté une fenêtre me laisse entrevoir la noirceur de la nuit. Les murs couleur anis me protègent comme des remparts.

Une simple blouse légère recouvre ma poitrine. Je relève ma tête avec lourdeur, et je découvre mes bras reposant de chaque côté des rebords du matelas, les veines piquées par des aiguilles. Mon corps endormi sous leur influence, ne me laisse qu'une douleur languissante: celle qui tiraille mon abdomen. Au même moment, je réalise douloureusement que des tuyaux sortent de mes narines, et que ma bouche en avale désagréablement un plus épais. Mon regard suit l'un d'eux. Il alimente une machine robotisée placée à côté de mon lit. Je suis plongée dans un calme désinfecté de toute perversité. Je me sens enfin libérée de tout, blottie sous des vagues de draps blancs. Le temps passe, puis peu à peu, ma respiration difficile humecte un parfum familial. Ma tête bascule très lentement sur le côté, et là mon cœur s'affirme dans ma poitrine. Je te vois, assoupie sur une chaise de fortune, un vieux gilet recouvrant tes épaules. Tes mains se rejoignent sous ta tête posée sur le reposoir boisé du siège. On dirait ton chien... Tu portes ce pull gris chiné que je t'avais offert l'année passée, et ce vieux pantalon en toile noire que tu affectionne tant. Un plaisir indescriptible m'envahit et je prends le temps de te regarder encore. Ta présence borde l'amour que je te porte d'une tendresse toute particulière. Je ferme les yeux. Je suis fatiguée. Et là tout devient clair.

Je me souviens... J'y vais...

"Je revois cet empressément marquant mon départ de la maison. Je revois ma main empoigner avec rage les clés de ta voiture. Je revois le compteur électronique commencer à s'affoler sous l'emprise de ces accélérations inconscientes. Je revois cette allée meurtrière, bordée d'arbres plantés là comme des soldats au garde à vous, plus solides les uns que les autres. Je revois les paysages blancs de neige qui défilent à toute vitesse. Je ressens la vibration du moteur, puis le choc inévitable après un braquage courageux. La tôle froissée, l'habitacle déformé, la vision du moteur écrasant mon bas-ventre et celle de ce platane penché au dessus du par brise qui n'existe plus. Cette écorce brisée, arrachée par la ferraille qui l'avait déchiquetée. Les pompiers, les sirènes colorées, des visages qui me parlent à travers cet amas de verre et de métal mais que je n'entends pas. Ces successions de semblants de sourires et ces mains qui maintiennent mon torse plaqué contre le dossier du siège. Ce goût de sang inondant ma bouche, dégoulinant sur ma chemise blanche trop légère. Mais ce dont je me souviens particulièrement, reste le ressenti de ce souvenir d'une volonté inébranlable... Celle de Vouloir mourir à l'instant même où tu m'annonças que tu voulais me quitter pour aller vivre avec Lui..."

Je ne panique plus maintenant. Je respire doucement, j'ouvre mes paupières et avec un calme qui ne m'appartient pas, je regarde quelques minutes les flocons de neiges translucides se suicider sur la dureté de la vitre. J'ai tant envie de rentrer chez nous mais je sais que plus rien ne sera jamais comme avant. Je bascule vaguement ma nuque vers l'image tranquille que tu m'offres. Je veux que le temps ait raison de moi. Mon cœur calme patiemment son rythme. Je l'aide de toute mon âme pour ne plus entendre ses battements dans ma poitrine. Je ne veux plus de lui. Je ne veux plus de moi. Je ne veux plus de nous, je ne veux plus de rien. Alors pourquoi combattre ma volonté première. Devant toi je m'incline, et soudain le son percutant de cette machine ralliée à ma respiration retentit, pour s'éteindre progressivement dans mes oreilles. Je vois ton visage délicieusement angélique apparaître dans mon champ de vision. Je veux juste noyer mon âme dans ton regard qui me fixe, tourmenté par la peur. Il restera désormais tatoué

dans mon essence précieuse. Je te souris. Ta bouche me parle en torturant les mouvements de tes lèvres, mais je ne t'entends plus. Je ne tremble pas, et je sens une larme couler sur ma joue. Je pousse ma main vers toi, puis mon cœur stoppe définitivement son moteur régulier, enfin. Mes yeux se ferment. Je n'eus pas le temps de ressentir une fois encore la douceur de ta peau sur la mienne. Je souhaite un monde qui n'est pas celui-là.

Je disparaissais alors comme je n'ai pas vécu, mollement, calmement, vraiment sans le moindre remord. Je m'appelais Muriel et je n'avais aucune envie de laisser le choix de mon dessein à une autre que moi-même. Il est trop tard, je me noie dans un vide que seule ta vision éclaire. Je redeviens la reine tant aimée que je fus jadis. Je rentre enfin chez moi parmi les anges qui, je le sais, vont passer l'éternité à me tordre le cou...

P O È M E S

Florent Chamard

Chaos

Est-ce que les gouttes de sang à mon front,
Couleront toutes dans la même direction ?
Est-ce que les singes dans les zoos,
Donneraient leur peau pour une cage sans barreau ?
Est-ce que sous les pierres tombales dans les cimetières,
Des vivants creusent des tunnels vers l'enfer ?
Est-ce que ce sable entre mes orteils,
Ensevelira le reste sans alarme de réveil ?
Est-ce que les pièges déchireurs de chaire,
Se referment parfois sur les mains de leur père ?
Est-ce qu'il existe un paradis pour les chiens,
Dont les horizons nourrissent autre chose que des chagrins ?
Est-ce que morte, tu auras toujours dans ton regard,
Cette envie de me mordre jusque dans mes cauchemars ?
Est-ce qu'un jour, des vents venus d'ailleurs,
Raseront ce qu'il me reste de peur ?
Est-ce que ces volcans cracheront leurs glaires brûlantes,
Sur notre fierté grandissante ?
Est-ce qu'une nuit, les yeux ouverts dans le noir,
Je serai enfin libéré de mes espoirs ?
Est-ce que les gouttes de sang à mon front,
Coulent toutes dans la même direction ?...

Vagabond

Je roule vers des nuits sans lanterne aux bords des routes,
Où la mort ne sourit plus ni à la peur, ni au doute.
Je roule vers des soirs qui ne transpirent pas,
Où l'immobile n'est plus montré du doigt.
Je roule vers des pays inconnus des bipèdes aux voix étranglées,
Où l'horizon ne sait plus se dessiner.

Je roule, vagabond,
Dans une machine qui carbure à l'imagination...

Je vogue sur des vagues d'étoiles filantes,
Où la technique se noie dans leurs couleurs mouvantes.
Je vogue sur des airs limpides et frais,
Où les oiseaux d'acier ont rendu leur tablier.
Je vogue sur le silence à la poursuite d'une folie,
Où l'amour serait fille de l'anarchie.

Je vogue, vagabond,
Sur un navire sans patrie, sans nom...

Je roule, je vogue en direction de je ne sais où, sans panique,
Le regard perdu au bout de cette tragédie cyclique.
Je roule, je vogue le cœur battant la mesure de ces saisons figées,
Que je croyais une autre lune, avoir créées.
Je roule, je vogue les mains peintes d'argiles,
Quand l'escale m'a laissé le soupir entre les doigts d'une terre vierge,
fragile.
Je pars là où on ne définit pas le mal... »

Je roule, vagabond !
Je vogue, vagabond !

Et si je dois m'écraser un jour, contre le mur de mon mirage,
Si je dois couler un jour, dans des remous tissés à votre image,
Je vous dirai simplement : « Bon voyage !
Je pars loin de votre morale... »
Je vous dirai naturellement : « Bon voyage !



Entretien avec Florent Chamard

Pour commencer, peux tu nous dresser un tableau de ton parcours littéraire et artistique avant, puis après la publication de ton premier ouvrage « sentiment en vrac d'un jeune con » ?

Avant « Sentiments en vrac d'un jeune con », je m'efforçais tant bien que mal d'écrire des chansons. A vrai dire, je n'avais rien d'un littéraire au sens le plus fort du terme, mais mes goûts musicaux (Ferré, Brel, Miossec, Thiéfaine et bien d'autres...) et bien entendu, les épreuves de la vie m'y ont conduit inexorablement. Je pensais à cette époque que c'était le moyen le plus simple de partager mes idées, mes points de vue, de m'exprimer tout simplement. La musique comme véhicule, je pensais devenir plus accessible en quelque sorte. Sauf que n'étant pas assez bon musicien, je me suis rapidement trouvé dans l'impasse. Et puis, le temps a passé et comme je l'explique en préface de ce livre, j'ai rencontré la personne qui m'a fait prendre confiance en moi et qui m'a encouragé à réunir mes textes sous cette forme là, sans me soucier du support. Plutôt que d'attendre de belles musiques d'un autre, j'ai fait ce que je savais faire tout simplement.

Après la parution du livre, bien que déçu par mon escroc d'éditeur et ma naïveté, j'ai évidemment continué d'écrire des textes. On écrit avant tout pour soit... Malheureusement, je n'ai pas encore trouvé d'éditeur sérieux pour leur publication : je suis devenu plus que méfiant... Et depuis un an, comme les écrits s'inspirent souvent de nos lectures, je me suis lancé dans l'écriture de nouvelles fantastiques, horreur. Si tout se passe bien, un recueil de nouvelles devrait sortir l'an prochain chez un éditeur québécois.

Dans quel état d'esprit as-tu réalisé ce premier essai littéraire ?

Bien que certains de mes lecteurs le jugent sombre, ce premier recueil s'est fait dans l'euphorie. Je

venais de rencontrer mon amie, j'avais quitté mon travail ennuyeux et allais emménager avec elle : c'était du pur bonheur !... Pour te dire, après être rentré chez moi suite à notre première soirée ensemble, j'ai dû écrire quelque chose comme sept ou huit poèmes en deux ou trois heures maximum.

En règle générale, quelles sont tes sources d'inspiration et d'où vient cette passion pour l'écriture. Quels sont tes artistes ou écrivains qui t'ont le plus impressionné ?

Mes sources d'inspiration sont très variées. Néanmoins, je ne cherche jamais à me motiver pour écrire sur tel ou tel sujet. J'écris ce qui doit sortir, ni plus ni moins. D'ailleurs, cette passion m'est venue parce que j'en avais besoin. Je ne renie pas que certaines œuvres ont sur moi un effet détonateur, mais j'écris avant tout pour m'exprimer. N'étant pas très doué à l'oral, il faut bien compenser !

Mais si je dois citer un artiste qui a le don de me chambouler, je dirais sans hésiter Léo Ferré. Parce que son regard sur nos vies se rapproche énormément du mien et que pour le montrer aux plus grand nombre, il était prêt à enfreindre les règles, à provoquer, à se mettre en danger. Un exemple : c'est le seul artiste français que je connaisse, dit de variété, qui a mené un orchestre (sans aucun apprentissage) en même temps qu'il chantait ses propres vers...

Est il difficile pour un jeune écrivain de se frayer un chemin à travers le monde si fermé des littéraires professionnels. Quelle est selon toi la clé de la réussite pour pouvoir vivre de sa passion ?

Vivre de cette passion est devenu quasiment impossible. Se frayer un chemin est très compliqué. Trop peu d'éditeurs prennent des risques de peur de perdre une part de leurs bénéfices. Ils éditent ce

qui se vend. Même s'il est certain par exemple, que des nouvelles (qui sont la base de l'écriture) pourraient attirer un nouveau public qui ne lit plus ou très peu par manque de temps ou d'intérêt. « Faites des romans, sinon on ne vous regardera pas ! » C'est leur slogan depuis pas mal d'années maintenant. Cependant, si vous êtes dans la case auteur de poésies, de pièces de théâtre ou encore de nouvelles, vous trouverez toujours une maison qui se dit d'édition qui acceptera votre manuscrit. Seulement, on vous demandera de participer aux frais et à la promotion de façon plus qu'active. J'ai accepté ce type de contrat ne connaissant rien de ce milieu, mais aujourd'hui, je sais que je ne ferai plus ça. Et ne croyant pas non plus que de m'adapter au marché me fera écrire de la qualité, je m'efforcerai toujours de faire ce qu'il me plaît. Mon conseil est donc de persévérer et de ne jamais regarder l'épaisseur de votre tas de lettres de refus. Et puis, écrire c'est déjà vivre. L'argent n'est qu'un bonus... au mieux.

Tu sembles avoir récemment pris une nouvelle orientation professionnelle, en plongeant les lecteurs dans des univers coloré de noir et d'ingrédients caractéristiques des romans d'épouvante. Peux tu nous en dire plus à ce sujet. Quels sont tes projets actuels et futurs dans ce domaine ?

Depuis un an environ, j'ai effectivement écrit une dizaine de nouvelles que je compte rassembler dans un recueil. Cela m'a pris simplement parce que j'ai découvert ou redécouvert des auteurs comme King, Poe, Bradbury, Matheson, Lovecraft, Barker, Stoker, etc. Ces histoires pourront paraître sombres, voir macabres, mais elles existent avant tout pour les thèmes qu'elles abordent. Cela dit, je n'essaye pas de moraliser qui que ce soit, pas plus que de faire absolument peur. Même si cette dernière idée me plaît assez !...

Aujourd'hui, il s'avère qu'un éditeur du Québec est intéressé par ce travail. Je croise donc les doigts pour la concrétisation de ce projet...

En considérant les différentes activités ou passions artistiques qui peuvent accompagner ta vie quotidienne, quels liens peut on faire par exemple entre les histoires que tu as créés et les artistes musicaux que tu affectionnes plus particulièrement. Même question avec l'univers du septième art (cinéma).

Je pense que tout homme est une sorte d'éponge qui s'imprègne des choses qu'elle rencontre, que

tout ça se mélange en elle et que si on la presse suffisamment fort, on finit par en retirer une création nouvelle. Pour moi tout est lié. Pour être plus clair, je dirais que les poètes m'insufflent plus un point de vue et que les auteurs ou les cinéastes de fantastique eux, m'en inspirent la forme. Mais rien n'est bien défini. Je sais pas si c'est bien plus clair maintenant et si j'ai bien répondu à ta question, mais bon...

Les voyages inspirent bien souvent les auteurs, as-tu eu l'occasion de voyager à travers le monde ? Quelle civilisation ou quel type de paysage peut selon toi bouleverser plus particulièrement l'univers artistique et la sensibilité d'un passionné d'écriture dans le domaine du fantastique.

Malheureusement, pas autant que je le souhaiterais !... Il est clair que les voyages permettent de découvrir de nouveaux univers qui peuvent être sources d'inspiration. Je crois que de se confronter à de nouveaux horizons est en effet une bonne chose pour l'esprit. Cela dit, pour ce qui est de la création, tout dépend de la sensibilité de la personne et de son état d'esprit au moment où il rencontre l'endroit. J'aime énormément l'Ardèche pour son côté sauvage, mais ce sera peut-être le train qui m'y mènera qui me mettra les neurones en ébullition et pas du tout les gorges rocailleuses une fois sur place. Et ça marche bien évidemment aussi avec les lieux qu'on n'aime pas. D'autres personnes ne voyagent que dans des mondes qu'ils s'inventent et s'en sortent aussi très bien... Il n'y a pas de règle. On ne choisit pas et c'est tant mieux !

8Enfin parmi les nouvelles, ou poèmes publiés au sein de reflets d'ombres y a t il un texte qui t'a particulièrement marqué ?

Il y a en fait deux nouvelles que j'ai particulièrement appréciées. La première est « Mon jardin d'hiver » pour son histoire et son ambiance plutôt glauque qu'on visualise à la perfection. Quant à l'autre, c'est « Un étrange morceau de papier » pour la qualité de la narration et sa conclusion qui n'en est pas vraiment une. Je trouve en effet que bien trop de récits littéraires ou cinématographiques se terminent clairement, les lignes bien marquées, laissant repartir le lecteur ou le spectateur sans aucune question en tête.

REFLETS D'OMBRE
NUMÉRO 19 — JUILLET 2009

Reflets d'ombre est toujours à la recherche de nouveaux auteurs et illustrateurs.

Toutes les contributions sont les bienvenues.

ATTENTION : *Relets d'ombre* est un fanzine conçu par des bénévoles. Nous ne pouvons donc pas rémunérer les œuvres publiées dans nos pages. Pour tout renseignement, contacter notre équipe par mail :

perrinH@hotmail.fr

<http://www.litterature-fantastique.info>

R É D A C T I O N

Rédacteurs

Hugues Perrin

Anakkyn

Comité de lecture

Corinne Molina

Violaine Gonzalez

C O N C E P T I O N

Art designer and graphics Hugues Perrin (vladheim)

Maquette

Jean Félix Milan

Maintenance site web

LSH, illustrations nouvelles & poèmes (Anakkyn)

La responsabilité morale et idéologique des textes publiés dans le fanzine n'engage que les auteurs.

Tous droits de reproduction réservés aux auteurs.